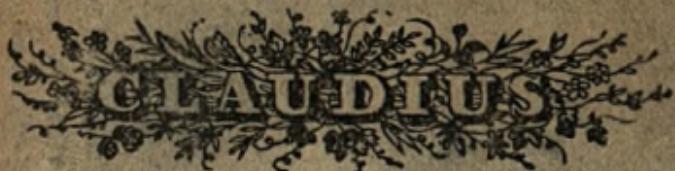
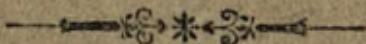


LA SCIENCE POPULAIRE

de



SIMPLES DISCOURS SUR TOUTES CHOSES



VIE ET VOYAGES

DE CHRISTOPHE COLOMB.

Avec une Planche.

Colomb

PARIS,

JULES RENOUARD, LIBRAIRE.

1837.

1. *London, 1790.*
2. *London, 1790.*
3. *London, 1790.*
4. *London, 1790.*
5. *London, 1790.*
6. *London, 1790.*
7. *London, 1790.*
8. *London, 1790.*
9. *London, 1790.*
10. *London, 1790.*
11. *London, 1790.*
12. *London, 1790.*
13. *London, 1790.*
14. *London, 1790.*
15. *London, 1790.*
16. *London, 1790.*
17. *London, 1790.*
18. *London, 1790.*
19. *London, 1790.*
20. *London, 1790.*
21. *London, 1790.*
22. *London, 1790.*
23. *London, 1790.*
24. *London, 1790.*
25. *London, 1790.*
26. *London, 1790.*
27. *London, 1790.*
28. *London, 1790.*
29. *London, 1790.*
30. *London, 1790.*
31. *London, 1790.*
32. *London, 1790.*
33. *London, 1790.*
34. *London, 1790.*
35. *London, 1790.*
36. *London, 1790.*
37. *London, 1790.*
38. *London, 1790.*
39. *London, 1790.*
40. *London, 1790.*
41. *London, 1790.*
42. *London, 1790.*
43. *London, 1790.*
44. *London, 1790.*
45. *London, 1790.*
46. *London, 1790.*
47. *London, 1790.*
48. *London, 1790.*
49. *London, 1790.*
50. *London, 1790.*
51. *London, 1790.*
52. *London, 1790.*
53. *London, 1790.*
54. *London, 1790.*
55. *London, 1790.*
56. *London, 1790.*
57. *London, 1790.*
58. *London, 1790.*
59. *London, 1790.*
60. *London, 1790.*
61. *London, 1790.*
62. *London, 1790.*
63. *London, 1790.*
64. *London, 1790.*
65. *London, 1790.*
66. *London, 1790.*
67. *London, 1790.*
68. *London, 1790.*
69. *London, 1790.*
70. *London, 1790.*
71. *London, 1790.*
72. *London, 1790.*
73. *London, 1790.*
74. *London, 1790.*
75. *London, 1790.*
76. *London, 1790.*
77. *London, 1790.*
78. *London, 1790.*
79. *London, 1790.*
80. *London, 1790.*
81. *London, 1790.*
82. *London, 1790.*
83. *London, 1790.*
84. *London, 1790.*
85. *London, 1790.*
86. *London, 1790.*
87. *London, 1790.*
88. *London, 1790.*
89. *London, 1790.*
90. *London, 1790.*
91. *London, 1790.*
92. *London, 1790.*
93. *London, 1790.*
94. *London, 1790.*
95. *London, 1790.*
96. *London, 1790.*
97. *London, 1790.*
98. *London, 1790.*
99. *London, 1790.*
100. *London, 1790.*

**LA SCIENCE POPULAIRE
DE CLAUDIUS.**

LA SCIENCE POPULAIRE



SIMPLES DISCOURS SUR TOUTES CHOSES



VIE ET VOYAGES

DE CHRISTOPHE COLOMB.



A PARIS,

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE,
RUE DE TOURNON, N° 6.

1836.



19131/3

VIE ET VOYAGES

DE

CHRISTOPHE COLOMB.

Mes amis, ouvrez l'histoire de l'Amérique ou bien encore l'histoire des grandes expéditions maritimes, dans les temps modernes : le premier nom que vous rencontrez est celui de **CHRISTOPHE COLOMB**.

Ce nom vous rappelle comment tombèrent tout-à-coup, il y a trois cent quarante-trois ans, par le courageux exemple d'un seul marin, les murailles imaginaires dans lesquelles l'ignorance et la peur emprisonnaient l'Europe : ce nom vous rappelle comment alors s'agrandit subitement la terre, révélant à la pensée et à l'activité humaines de nouveaux espaces, et brisant du même coup plus d'une idée sérieuse, qu'à son

grand âge, on avait tenue jusque-là pour impérissable et sacrée.

J'ai pensé que vous seriez bien aises de connaître plus intimement l'homme qui porta ce nom. J'essaierai de vous le montrer tel qu'il fut : visionnaire sublime, mais visionnaire de son temps et non du nôtre : portant partout et jusque dans son originalité même, le cachet d'une époque qui est déjà loin de nous : tant il s'est passé de choses depuis trois siècles ! tant a été rapide, ici plus qu'ailleurs, la transformation des habitudes et des croyances !

Les commencemens de Colomb sont obscurs : on sait à peine où il naquit et de quelle famille ; cependant tout porte à croire qu'il était de Gènes et fils d'un simple cardeur de laine. On ignore comment se déclara son goût pour la marine et tout ce que l'on sait des premières études qu'il fit, dit-on, à l'Université de Pavie, c'est qu'elles furent peu de chose, puisque, d'après une de ses

lettres, il se mit en mer dès l'âge de quatorze ans. Long-temps, il reste perdu dans la foule : il nous faut attendre comme ses contemporains, qu'il sorte lui-même des rangs, et se désigne à l'attention publique, demandant, en 1484, une audience à Jean II, roi de Portugal.

Le rôle du Portugal est grand en 1484. Tous les autres royaumes ou républiques de ce temps-là sont à leurs affaires ordinaires, à leurs changemens de roi, à leurs guerres civiles, ou bien à leur commerce ; le Portugal seul a l'air de négliger le présent pour l'avenir ; il est le seul qui sorte de chez lui pour chercher aventure, le seul qui aille à la découverte. Jeté, comme vous le voyez, à l'extrémité de l'Europe, sur les confins du monde connu, il ne regarde pas d'abord plus loin que l'Afrique.

L'Afrique, il faut le dire, avait été la plus curieuse ou la plus avide, et, pendant quatre ou cinq cents ans, les Arabes avaient fait du Portugal une province de leur vaste empire. Le Portugal a fini par leur faire re-

passer la mer. Maître chez lui, il prend sa revanche et descend en Afrique à son tour : c'est en 1412. Puis, dans le trajet sans doute, il s'aperçoit que cette énorme masse d'eau qu'on appelle l'*Océan*, et qu'on avait prise jusque-là pour une barrière, est un chemin : un chemin qui peut mener beaucoup plus loin que *Tanger* et *Ceuta*. Quelques bâtimens se détachent et longent la côte au couchant.

Le cap *Non*, la borne du monde, leur crie en vain comme à leurs pères : « on ne passe pas », je ne sais quelle ambition les emporte, ils passent. Un peu plus loin les rochers du cap *Bojador* les épouvantent : c'est assez de vu pour une fois, ils reviennent, tout joyeux d'avoir compté soixante lieues de côtes nouvelles. (1)

Les résultats de ce premier essai sont immenses ; l'impulsion est don-

(1) Les îles *Canaries* (îles Fortunées des anciens), qui sont à plus de cinquante lieues ouest du cap *Non*, avaient été retrouvées depuis long-temps par les Espagnols : mais il ne s'en était suivi aucune autre découverte.

née. Bientôt un fils de roi s'en mêle, le célèbre prince Henri. Il fonde une école de marine : il se bâtit un observatoire à la pointe même du Portugal ; c'est au midi, toujours au midi qu'il regarde. Dieu sait ce qu'il voit par delà le cap Non, par delà le cap Bojador, par delà l'Afrique tout entière. Un vaisseau repart, à ses frais, en 1418. Jetés au large par un coup de vent, les Portugais abordent à une petite île inconnue ; ils la nomment le *Port-Saint* (Porto - Santo) ; puis reviennent sur-le-champ annoncer leur trouvaille. L'année suivante, trois vaisseaux, retournés à cette île, aperçoivent au loin, vers le sud, un petit point noir : c'est une île encore, mais de seize lieues sur douze, couverte de bois (en portugais *madeira*) l'île de *Madère*.

Une fois en pleine mer, ils doublent vers 1433, le cap Bojador qui depuis vingt ans les effraie. Ils atteignent le cap *Blanc*, puis bientôt le cap *Vert*. En 1446, découverte des îles du cap *Vert*, à plus de cent lieues de la côte ; en 1449, découverte des *Açores*, à plus de trois cents lieues.

Certes, voilà de grands progrès en moins de quarante ans; la hardiesse des deux dernières découvertes étonne. Mais il faut dire que le prince Henri avait expressément ordonné l'usage de la boussole.

Depuis long-temps, on savait qu'une aiguille de fer, aimantée et rendue mobile, soit en la suspendant par le milieu à un fil, soit en la mettant sur l'eau avec du liège, ramenait toujours une de ses pointes vers le nord. Dès 1302, un Napolitain avait posé l'aiguille sur un pivot. L'étoile qui marque le nord, on n'avait plus besoin de la voir, on l'avait en quelque sorte dans sa main. Les nuits obscures et les jours nébuleux n'étaient plus des obstacles; on pouvait enfin s'éloigner des côtes. Mais un grand exemple manquait encore pour que les hommes perdissent de vue la terre sur la foi de ce nouveau guide; cet exemple, les Portugais le donnèrent, incités par un prince dont la devise était : HABILETÉ POUR FAIRE LE BIEN.

Voyez ici comme les vieilles erreurs tombent une à une, et soyez sûrs que

le respect, payé jusqu'alors aux anciennes traditions, s'en ressent. Pendant des siècles, on avait cru sur parole que ceux qui dépassaient le cap Non, n'en revenaient pas, et les Portugais en reviennent; on avait cru sur parole qu'il y avait de chaque côté de l'équateur trois ou quatre cents lieues de terres brûlées, incendiées, inhabitables, *Zône torride*, disait-on; les Portugais arrivent à cette zône, ils y entrent et partout, à leur passage, le rivage se couvre de populations innombrables. Enfin en 1471, ils passent l'équateur sans danger. On avait aussi cru sur parole que l'Afrique allait s'élargissant de plus en plus au midi, et les Portugais voient de leurs propres yeux que tout au contraire elle se rétrécit à mesure qu'ils avancent. *Il est écrit*, disent en ce temps-là et diront encore long-temps les docteurs : *Nous avons vu*, répondent les gens de mer. Et ce qu'ils ont vu ne s'oubliera pas, car l'impression vient de naître. On commence à *imprimer* des psautiers et des bibles; on imprimera bientôt autre chose.

En 1484, les Portugais s'avancent de cinq cents lieues au-delà de l'équateur. Cette année-là, sont repris tous les projets du prince Henri, mort depuis vingt-et-un ans. Il s'agit décidément de tourner l'Afrique pour arriver aux Indes, source inépuisable de richesse et de puissance. Voilà la grande question qui émeut tous les esprits éclairés; la question que le prince Henri a léguée au Portugal, et que le Portugal veut définitivement résoudre.

Vous étonnerez-vous d'après cela, que Lisbonne soit alors le rendez-vous des théoriciens les plus hardis, des marins les plus habiles? Génois et Vénitiens se rencontrent sur les flottes qui partent de son port, à la recherche des côtes nouvelles. Le célèbre géographe allemand, *Martin Behem*, a quitté Nuremberg pour diriger vers le Congo une escadre portugaise. C'est le même qui, l'année précédente, avait donné aux hommes de mer, le moyen de toujours savoir à quelle distance ils sont de l'équateur, en mesurant, à midi, la hauteur du soleil au-dessus de l'horizon.

Sur ces entrefaites, un Italien, *Christophoro Colombo* ou *Colon*, comme il s'appellera plus tard en Espagne, se présente au roi Jean, et lui propose un autre chemin pour aller par mer aux Indes.

Ces Indes mystérieuses, d'où les Vénitiens tirent leurs richesses par l'Égypte : ces Indes, tant cherchées et qui, de l'aveu de tous, sont au levant, lui, pour les voir, c'est au couchant qu'il regarde. Il les montre du doigt par-delà cet Océan atlantique, où l'on ne connaît encore que les îles Canaries, les îles du cap Vert et les Açores. (1)

Du reste, à l'entendre, l'Asie se rapprocherait de l'Europe par ce

(1) J'oublie l'*Islande*, découverte dès l'an 628 par les Norvégiens. Les peuples du Nord, les Norvégiens entre autres, seraient les premiers cités dans une histoire chronologique de la navigation chez les modernes. Il paraît certain qu'ils avaient touché les premiers la terre d'Amérique. Mais leurs découvertes toutes septentrionales n'avaient pas de ces caractères attrayans qui appellent la foule.

côté, beaucoup plus qu'on ne pense. Quelques semaines le conduiront de Lisbonne à la merveilleuse *Cambalu*, capitale de la province de *Cathay* et résidence du Grand Khan, le plus riche et le plus puissant roi du monde. L'opulente île de *Cipango*, qui s'avance vers nous de cinq cents lieues en mer, est là-bas qui tend la main à la Sainte Église Catholique : c'est au Portugal à faire cette glorieuse alliance.

L'homme qui faisait ces propositions, et tournait ainsi le dos à la route où se précipitaient ses contemporains ; l'homme qui parlait ainsi sérieusement de la Chine et du Japon, à une époque où ces deux grandes contrées se confondaient encore, pour la plupart des savans même, avec les nuageux empires dont les romans abondent ; cet homme n'était ni un charlatan ni un enfant ; c'était un habile pilote, connu de toutes les mers, mûri par plus de trente années d'expérience(1), qu'à

(1) Colomb avait alors près de quarante-neuf ans, selon M. W. Irving, qui le fait

ses cheveux blanchis de bonne heure vous eussiez pris pour un vieillard, sans la jeunesse qui brillait dans ses yeux gris et vifs, et se peignait sur son visage encore blond. Qu'un naufrage l'eût jeté sur la côte du Portugal, ou qu'il y fût venu, attiré, comme bien d'autres, par des promesses de fortune et de gloire, toujours est-il qu'il s'était fixé à Lisbonne dès 1470; il y avait épousé la fille de Barthelemy de Perestrello, navigateur italien, employé par le prince Henri à la colonisation de Porto-Santo. Le gendre avait hérité des cartes et des mémoires du beau-père. Devenu Portugais lui-même, il avait visité les découvertes récentes de sa patrie adoptive. Vers 1480, il avait fait un voyage dans les mers du Nord, et s'était convaincu que la *zone glacée* n'était pas plus inhabitée que la *zone torride*.

Quant à l'idée qu'il exposait au roi de Portugal, il y avait plus de douze ans qu'elle germait dans sa tête.

naître vers l'an 1435. Robertson lui donne douze ans de moins.

L'histoire de cette idée serait fort curieuse, mais il faudrait qu'il l'eût écrite lui-même. On ne peut la reconstruire que par des conjectures incertaines. Il se figurait, à l'exemple des anciens, le globe terrestre beaucoup plus petit qu'il n'est en effet, et pensait qu'après la découverte des Açores, il n'en restait plus qu'un tiers à découvrir. L'espace jeté entre les Açores et l'Inde connue des anciens, il le supposait rempli en partie par un prolongement de l'Asie, en partie par l'Océan; quant à la largeur de l'Océan, il avait trouvé dans les géographes arabes des raisons pour la diminuer beaucoup; d'autres autorités, décisives alors, le confirmaient dans cette erreur: *Aristote* penchait à croire que l'Inde n'était pas fort éloignée du détroit de Gibraltar, et que, de ce détroit, l'on pouvait aller par mer aux Indes. *Sénèque* dit en propres termes, que, par un vent favorable, on peut aller en peu de jours de l'Espagne aux Indes.

En 1474, il avait soumis ces prévisions au jugement d'un célèbre astronome de Florence connu sous le

nom de *Paul-le-Physicien*. La réponse de ce savant homme contenait les encouragemens les plus formels : il assurait que, pour trouver l'extrémité de l'Asie, il ne pouvait y avoir plus de treize cents lieues à faire, en ligne droite, en partant de Lisbonne.

A la lettre de Paul, était jointe une carte des pays où Colomb devait aborder par ce chemin : carte des provinces de *Mangi* et *Cathay*, et de l'île de *Cipango*, dressée d'après la relation du Vénitien *Marco-Paolo*. Cette leltre confirmait pleinement la confiance que Colomb avait déjà dans les récits du voyageur vénitien.

Cette confiance même est bien remarquable. Deux cents ans après la mort de Marco, bien des gens, parmi les plus habiles, en étaient encore à douter que *Mangi*, *Cathay* et *Cipango* fussent autre chose que des noms en l'air, quand Colomb cherchait déjà le plus court chemin pour y atteindre et n'attendait plus qu'un vaisseau pour se mettre en route. *Cambalu* n'était pas pour lui une chimère, mais une ville de huit lieues carrées, admirablement bâtie, le centre d'un

immense commerce de soie, de perles, de diamans et de parfums. Le Grand-Khan lui-même, dans son palais de cinq quarts de lieues de tour, tout resplendissant d'argent et d'or, lui apparaissait plein de bonne volonté, altéré de religion, et attendant toujours les prêtres qu'il demandait au pape, en 1268, par le père de Marco, pour se faire expliquer les merveilles chrétiennes. Quand Colomb aurait rabattu quelque chose des magnificences annoncées par le voyageur, il en restait encore assez pour attirer une imagination moins vive que la sienne. Quel appât dans le lointain que cette populeuse province de *Mangi*, avec ses douze cents villes ! que cette prodigieuse *Quinsay*, la ville du ciel, avec ses trente-trois lieues de tour, ses douze cents ponts en pierre (d'autres lisent douze mille), si hauts que les plus grands vaisseaux pouvaient y passer sans incliner leurs mâts ; ses trois mille bains ; ses six cent mille familles ; et, enfin, son lac de dix lieues de circuit, tout bordé de palais superbes !

A cinq cents lieues de la côte de

Mangi, Colomb voyait la grande île de *Cipango*, tout étincelante d'or. Le palais du roi y était recouvert d'or, comme ailleurs de feuilles de plomb ou de cuivre. Les appartemens étaient lambrissés d'or, et l'on y marchait sur des carreaux d'or de deux doigts d'épaisseur. Cette île produisait les plus belles perles et toutes sortes de pierres précieuses.

Au-delà de cette île, ajoutait Marco, la mer est semée de petites îles qui sont au nombre de *sept mille quatre cent quarante-huit*, la plupart habitées. Il n'en est pas une qui ne produise les bois et les parfums les plus recherchés. Les récits de Marco Paolo donnent seuls la clef des recherches de Colomb ; c'est la carte de *Paul-le-Physicien* qui lui servit de guide dans son premier voyage.

Au reste, les moindres nouvelles du couchant étaient pour Colomb des lumières précieuses. Il avait interrogé les habitans des îles récemment découvertes : il avait recueilli tous les bruits étranges qui couraient alors parmi les marins. Un Portugais de Madère prétendait avoir vu

trois îles à cent lieues de distance, vers l'ouest. Un pilote du port Sainte-Marie assurait que, dans un voyage d'Irlande, il avait aperçu une terre au couchant, prise par l'équipage pour l'extrémité de la Tartarie. Un autre, à quatre cent cinquante lieues ouest du cap Saint-Vincent avait pêché un morceau de bois ciselé d'une façon toute particulière. Le beau-frère de Colomb, pilote distingué, avait vu à Porto-Santo un morceau du même genre apporté par les courans d'ouest : les mêmes courans avaient amené à cette île des roseaux d'une grandeur extraordinaire et tels que les anciens disent que l'on en trouve aux Indes. Les vents d'ouest avaient poussé vers les Açores d'énormes troncs de pins, comme il ne s'en trouve pas dans ces parages. Enfin, sur la côte de l'une de ces îles, avaient été jetés deux cadavres humains dont les traits donnaient lieu à toute sorte de conjectures, n'appartenant à aucune des races connues.

L'imagination de ces temps n'avait pas laissé vides les espaces incon-

nus de l'Océan. Elle les avait peuplés de terres bizarres et capricieuses qui se montraient et disparaissaient tour-à-tour. Les cartes de cette époque ne se faisaient pas faute de tracer vers le sud-ouest une terre de deux cents lieues de long sur cent de large, avec l'indication suivante : « En l'année 565, Saint Brandan vint, avec son vaisseau dans cette île. » Mais les navigateurs des Açores et des îles du cap Vert avaient en vain cherché cette terre, trompés bien des fois par les nuages de l'horizon.

Une autorité plus haute encore ralliait pour Colomb toutes ces données éparses et la moindre ombre de doute s'effaçait pour lui devant la lumière *divine*. Colomb lisait écrit dans les Saintes Écritures ce qu'il avait au fond du cœur. Ce besoin impérieux qui l'emportait dans des voies nouvelles, lui apparaissait comme l'impulsion d'une main invisible; les prophètes lui parlaient et lui montraient sa tâche : « Envoyé qu'il était, disait-il, pour unir toutes les nations et toutes les langues sous la bannière du Sauveur. »

Le roi Jean l'écucha avec bonté, et renvoya l'examen de son projet à son confesseur et à deux médecins juifs, tous les trois également célèbres par leurs connaissances astronomiques. C'étaient les mêmes hommes qui dirigeaient les recherches portugaises le long de l'Afrique. Ils étaient intéressés à ce que le nouveau projet eût tort. Ils fatiguèrent Colomb de questions insidieuses et d'objections puériles, puis traitèrent son plan d'extravagance. Le roi paraissait y tenir davantage ; pour le satisfaire, ils se procurèrent les cartes de Colomb, puis, du consentement du roi, envoyèrent un bâtiment dans la direction indiquée. Ce bâtiment partit des îles du cap Vert, et vogua à l'ouest pendant plusieurs jours, mais le temps était mauvais, et puis le pilote n'avait pas en lui-même cette confiance qui naît d'un projet long-temps médité et mûri. Il revint à Lisbonne, et sauva facilement son honneur aux dépens de Colomb.

L'indignation de Colomb fut au comble : le roi voulut, dit-on, renouer les négociations, il refusa. Sa

femme venait de mourir : les liens domestiques qui l'attachaient au Portugal étaient rompus. D'un autre côté, comme bien d'autres faiseurs de projets, l'œil sur le plus riche avenir, il avait laissé ses affaires en souffrance, et courait le risque d'être arrêté pour dettes. Il quitta secrètement Lisbonne à la fin de 1484, emmenant avec lui son fils Diégo, alors enfant.

Ce qu'il devint, on l'ignore. Quelques-uns veulent qu'il ait fait des offres à la république de Gênes, à laquelle il avait, dit-on, déjà présenté ses plans à une date antérieure; et que, sur le refus de sa patrie, il ait fait les mêmes offres à Venise. Ce qui est plus sûr, c'est qu'à la même époque, il envoya son frère Barthelemy en Angleterre, soumettre ses projets à Henri VII.

En 1486, un étranger, voyageant à pied, s'arrête, en Andalousie, à la porte du couvent de Sainte-Marie de la Rabida, demandant un peu de pain et d'eau pour son enfant. L'étranger que vous reconnaissiez sans peine, attira l'attention du prieur,

frère Jean Perez ; ce moine de Saint-François, versé dans les connaissances géographiques, fut frappé de la grandeur des projets de Colomb, le retint et consulta le médecin de la ville voisine, qui les approuva fort. Plusieurs anciens pilotes et marins de Palos apportèrent de nouveaux faits à l'appui. Enfin, le prieur vit bientôt de son côté le personnage le plus important de ce petit canton maritime, Martin Alonzo Pinzon, l'un des plus habiles capitaines de mer d'alors et le chef d'une famille de riches navigateurs. Pinzon offrit même à Colomb de l'aider de sa bourse et de sa personne. — Bientôt Colomb partit pour la cour d'Espagne, muni d'une lettre du Prieur pour le confesseur de la reine ; Pinzon paya le voyage, et le prieur garda le petit Diégo.

Mais Cordoue, résidence de la cour, n'était plus Lisbonne, n'était plus même Palos. Il ne s'agissait là que de la guerre que le roi d'Aragon, Ferdinand V, nommé pour cela *le Catholique* par le pape espagnol Alexandre VI, préparait contre les Arabes

de Grenade. Quant à sa femme, la reine de Castille et de Léon, Isabelle, elle allait elle-même se rendre au camp. Le temps ne pouvait pas être plus mal choisi pour parler d'excursion lointaine, pour vanter Cipango, Cathay et Mangi. Les merveilles de Grenade parlaient plus haut, parlant de plus près. La moindre dépêche était lue plus avidement que la lettre du prieur de la Rabida. La campagne s'ouvrit presque aussitôt. Colomb resta quelque temps à Cordoue. Comme vous le pensez bien, sa fortune n'était pas brillante: il dessinait et coloriait des cartes pour vivre.

Aux yeux des uns, c'était un rêveur; aux yeux des autres, un aventurier. Les plus bienveillans ne voyaient dans ses systèmes qu'une espèce de folie heureuse qui l'enrichissait dans sa misère. Les enfans le suivaient dans les rues, et se le montraient les uns aux autres en se frappant le front. « Parce qu'il était Italien et sans faste, dit l'historien Oviédo, sans autre recommandation qu'une lettre d'un moine gris, les courtisans

le laissaient parler tout seul , ce qui le chagrinait fort. »

C'est à Cordoue que naquit son second fils, Fernando, qui devait être son historien. Le nom de Colomb n'était pas alors assez noble pour s'allier à celui de Dona Beatrix Enríquez : cette seconde union ne put être consacrée par le mariage.

Avec le temps, la théorie de Colomb fit quelques prosélytes. On finit par écouter cet homme isolé qui s'obstinait à se frayer un chemin jusqu'au trône. La dignité de ses manières, la sincérité de ses discours , la nouveauté de ses idées ébranlèrent peu - à - peu quelques incrédules. Alonzo de Quintanilla , contrôleur des finances de Castille, se rendit à ses argumens, et lui offrit sa maison. Le nonce du pape Antonio Geraldini et son frère Alexandre , précepteur des jeunes enfans de la reine, l'imitèrent. Ces amis l'introduisirent chez le célèbre Gonzalès de Mendoza, archevêque de Tolède, Grand Cardinal d'Espagne, le conseiller intime du roi et de la reine , le *troisième roi d'Espagne*, comme on disait alors.

L'audience royale fut enfin obtenue. Après deux ans, Colomb put se faire entendre. « Pendant que j'exposais au roi mon système, écrit-il, je me sentais animé d'un feu sacré : le Seigneur lui-même parlait par ma bouche pour l'accomplissement de ses grands desseins. » Ferdinand fit assebler par le confesseur de la reine, les plus savans astronomes et géographes du royaume. Colomb se croyait à la veille du succès : la science elle-même allait tenir conseil, désintéressée et sérieuse.

L'assemblée se réunit à Salamanque, la capitale du savoir en Espagne, dans le couvent de Saint-Étienne, où Colomb fut nourri et logé tout le temps que dura l'examen. Les juges étaient, pour la plupart, les professeurs même de cette célèbre Université. Figurez-vous le simple marin au milieu de ce cercle de robes noires, gens d'église ou de collège, qui voulaient qu'il ne se fit pas plus de changement dans le monde que dans leurs anciens livres. Lorsque Colomb exposa les bases de son sys-

tème, quelques moines de Saint-Étienne l'écouterent seuls ; les autres s'étaient retranchés derrière cette phrase tant de fois dite, et qui ne s'use pas, à savoir : qu'après les recherches géographiques de tant de philosophes, après les voyages de tant de navigateurs célèbres, il fallait une présomption bien grande pour supposer qu'il restât encore quelque chose à découvrir.

Plusieurs des objections opposées par ce corps savant vous feraient sourire. Les pères de l'Église, Moïse et les Prophètes avaient dit en propres termes qu'il n'y avait pas de terre au-delà de l'Océan : c'était à qui citerait les textes les plus formels.

Colomb ne renouvelait-il pas les hérésies de cet évêque de Salzbourg, Vigilius ou Virgilius qui fut condamné à Rome par le pape Zacharie, vers l'an 745, pour avoir imaginé que la terre était un globe, une boule, et qu'il y avait des habitans de l'autre côté de cette boule. Car enfin, Colomb était-il bien forcé d'avouer que, pour aller rejoindre au couchant l'Asie qui est au levant, il fau-

drait que l'on pût faire le tour du monde : il faudrait qu'il pût y avoir des hommes de l'autre côté de la terre , sous nos pieds ; des hommes avec qui nous marcherions , nous , pieds contre pieds , ou comme on dit en grec , des *Antipodes*. — Et si Colomb avait le malheur de convenir qu'il croyait que la terre était ronde , Lactance , le Cicéron chrétien , ressuscité par l'indignation d'un des plus doctes professeurs , foudroyait aussitôt le pauvre marin : « Faut-il qu'il y ait des gens assez stupides pour croire qu'il y ait des *antipodes* dont les pieds sont opposés aux nôtres , qui marchent les pieds en haut et la tête en bas : qu'il y ait une partie du monde où toute chose est renversée , où les arbres croissent les branches en bas ; où il pleut , neige et grêle de bas en haut ! » Lactance ajoute : « c'est l'idée de la rondeur de la terre qui a fait inventer cette fable ; les philosophes , une fois sur le chemin de l'erreur , défendent une absurdité par une autre. »

Saint Augustin soutient que la doctrine des *antipodes* ébranle notre

foi dans ses fondemens ; puisque prétendre qu'il y ait de l'autre côté du globe , des terres habitées , c'est affirmer qu'il y a des nations qui ne descendent pas d'Adam , étant impossible qu'elles aient traversé la mer ; c'est attaquer l'autorité de la Sainte Bible , qui déclare expressément que tous les hommes descendent d'un seul et même père.

D'ailleurs , n'est-il pas écrit dans les psaumes que le ciel est une *tente* dressée sur la terre ? Saint Paul ne dit-il pas la même chose ? Comment imaginer , après cela , que la terre soit ronde ?

D'autres , moins scrupuleux sur la rondeur de la terre , alléguaien t les feux de la zone torride ; d'autres prétendaient que le trajet à faire pour arriver à l'Inde demanderait trois ans de voyage ; et que , si l'on atteignait l'Inde , par cette voie , le retour serait impossible ; que , par la rondeur de la terre , on laisserait derrière soi une *montagne d'eau* qu'il ne serait plus possible de remonter et de franchir.

Ce qu'il y a de plus étonnant , c'est

que Colomb prenait ses armes au même arsenal. S'il se défendait, c'était avec des citations de Lactance, de saint Augustin, de saint Paul. La sagesse du Créateur ne permettait pas de penser, disait-il, que le vaste espace qui séparait les deux extrémités du monde connu, fût entièrement couvert d'eaux stériles. Il alléguait aussi que, pour faire contre-poids à l'énorme masse de terres que nous voyons de ce côté-ci du globe, il fallait de l'autre côté des continens pareils. Vous le voyez, il avait raison avec de bien mauvaises raisons ; mais il n'y en avait pas d'autres alors.

Quelques-uns de ceux qui l'écoutaient se laissèrent émouvoir par les magnifiques perspectives que sa naïve éloquence entr'ouvrait devant eux, et partagèrent dès-lors sa conviction et ses espérances : de ce nombre fut Diégo de Deza, alors professeur de théologie au couvent de Saint-Étienne, qui devint par la suite archevêque de Séville. Le Confesseur de la reine fut rappelé à Cordoue par les affaires, au prin-

temps de 1487, et son départ mit fin aux conférences de Salamanque.

Colomb, laissé sans réponse, suivit pendant plusieurs années les mouvements de la cour, ballotté sans cesse de l'espoir à la crainte ; inébranlable dans l'attente ; protestant contre l'oubli par sa seule présence. Du reste, c'est dans le camp qu'il faisait antichambre, assistant à plusieurs sièges de villes, retremplant sa foi de catholique dans cette guerre que les peuples prenaient encore pour une guerre de religion. Ses cartes l'aidaient toujours à vivre, mais la bourse de frère Diégo de Deza lui était ouverte et Alonzo de Quintanilla lui fit tenir plusieurs gratifications au nom de ses maîtres.

Enfin, après sept ans de propositions vaines, dans l'hiver de 1491, au moment où se préparait la dernière campagne contre Grenade, Colomb perd toute patience, et demande une réponse définitive ; une dernière conférence est tenue : le résultat est le rejet formel du projet en question : il ne convient pas à de si grands princes, lui dit-on, de s'en-

gager dans une pareille entreprise sur des données aussi fragiles ; cependant, le roi et la reine voudraient le garder pour l'occasion. Ils renvoient Colomb à la fin de la guerre.

Colomb s'en revint à Séville sans espoir et l'indignation dans le cœur. Il avait reçu des lettres favorables du roi d'Angleterre et du roi de France. Le roi de Portugal l'avait pressé de revenir à Lisbonne. Avant de céder à ces invitations, il fit encore des offres à deux *Ducs* d'Espagne ; sur leur refus, décidé à se rendre à Paris, il alla chercher son petit Diégo, au couvent de la Rabida.

Le prieur Jean Perez vit aisément à sa mise quel avait été le prix de cinq ans de persévérance ; il avait été confesseur de la reine, il lui écrivit aussitôt, gardant Colomb jusqu'à la réponse. Un matelot porta la lettre ; il n'y avait alors ni poste, ni télégraphe. Il revint au bout de quatorze jours : la reine mandait au prieur de se rendre sur-le-champ près d'elle, et donnait à Colomb l'espérance d'être écouté ; sur les représentations verbales de ce bon

prêtre, elle envoya chercher Colomb et le mit à même de faire meilleure figure à la cour.

Vers ce temps, Grenade se rendit, et le dernier des rois arabes sortit de l'Alhambra. Les rois d'Espagne (Ferdinand et Isabelle) reçurent les clefs de la ville à la tête de toute la noblesse, aux acclamations de tout un peuple. Un écrivain espagnol ajoute : « Un homme obscur suivait la cour ; nourri du pompeux espoir de découvrir un monde , il était triste dans la joie commune ; il regardait avec indifférence et presque avec mépris une conquête qui semblait dépasser tous les desirs. Cet homme était Christophe Colomb. »

La guerre finie, les souverains n'avaient plus de prétexte. Mais d'autres difficultés arrêtèrent les négociations. Colomb, qui , à force d'exigence, avait fait respecter la sincérité de ses promesses, voulait pour lui et ses descendants le titre d'admiral et de vice-roi sur tous les pays découverts , avec le dixième des profits faits par négoce ou par conquête. Jugez de l'indignation des gens de

cour. Ils n'eurent pas de peine à faire voir que c'était un jeu ridicule où le rêveur avait tout à gagner et rien à perdre. Colomb offrit alors de fournir le huitième de la mise, se réservant le huitième des profits. On lui proposa d'autres termes, déclarant les siens inadmissibles, mais il n'en rabattit rien : la négociation fut rompue.

Colomb quitta la Sainte-foi (Santa-fé), où se tenait le camp devant Grenade, et reprit la route de Cordoue, déterminé à passer en France.

Deux de ses amis, Saint-Angel, receveur ecclésiastique du trésor d'Aragon et Alonzo de Quintanilla, firent un dernier effort. Quelles paroles prit ce Saint-Angel pour convertir la reine, je l'ignore. Mais il sembla à cette généreuse femme qu'elle entrevoyait pour la première fois toute la portée de cette grande entreprise. Puis, songeant à la froideur du roi et à l'épuisement du trésor, elle s'écria : « Je l'accepte pour ma propre couronne de Castille, et s'il faut engager mes joyaux pour payer la dépense, les voici. » Ce seul

mouvement a fait au nom d'Isabelle une belle place dans l'histoire. Il faut ajouter qu'Isabelle fut jusqu'à la fin la patronne des habitans du Nouveau-Monde, et de Colomb lui-même.

Colomb avait déjà fait deux lieues quand l'atteignit le courrier de la reine, le requérant de retourner à l'instant à Santa - fé. Un acte fut dressé qui accordait à Colomb pour lui, sa vie durant et à ses héritiers et successeurs pour toujours :

1° Le grade de grand-amiral dans toutes les mers, terres et continens qu'il pourrait découvrir;

2° L'autorité de vice-roi et de gouverneur sur toutes lesdites terres et continens, avec le pouvoir spécial de nommer pour le gouvernement de chacune des îles ou provinces, trois candidats entre lesquels serait fait le choix du roi;

3° La propriété d'un dixième de tous les revenus provenant des marchandises et productions dans tous les pays soumis à son amirauté;

4° La juridiction pleine et entière sur tous les procès ou querelles rela-

tives au commerce entre ces pays et l'Espagne.

A la charge par lui de contribuer actuellement et à toujours pour un huitième dans les frais d'expédition, moyennant un huitième dans les retours.

Cet acte fut signé par Ferdinand et Isabelle, à Santa-fé, dans la plaine de Grenade, le 17 avril 1492. Mais la couronne de Castille supportant seule les frais, les sujets de la couronne d'Aragon furent exclus, comme tous autres étrangers, des avantages que pouvait amener l'entreprise.

Colomb, dont l'un des grands objets était la propagation de la foi catholique, se fit donner des lettres du roi et de la reine pour la conversion du Grand-Khan de Tartarie sur les terres duquel il allait descendre.

— Puis, dans l'ivresse du succès et par reconnaissance pour la sainte intervention de qui sa dévotion croyait le tenir, il proposa que tout ou partie des richesses que promettaient ses découvertes fût affecté à la délivrance du tombeau de Jésus-Christ. Cette idée se mêlait depuis

long-temps à ses plus glorieux rêves. Peut-être était-elle née quatre ans plus tôt, le jour où il vit arriver au camp deux moines, gardiens du Saint - Sépulcre à Jérusalem, annonçant la menace que le Soudan d'Égypte avait faite de mettre à mort tous les chrétiens de ses états, si les Espagnols continuaient d'attaquer les Musulmans de Grenade. Peut-être aussi songeait-il que c'étaient les Musulmans d'Égypte et d'Asie, qui forçaient les chrétiens de faire un si long détour pour arriver aux Indes. — Le roi Ferdinand n'avait pas besoin d'une croisade pour apaiser le Soudan : il lui suffisait pour cela d'un serment, dont il serait quitte, selon son habitude, pour ne pas le tenir.

D'autres difficultés retardèrent encore le départ de Colomb. Le gouvernement eut beau commander de tenir, sous dix jours, trois bâtimens prêts dans la rade de Palos : on eut beau faire lire l'ordonnance royale par un notaire public, en présence des autorités de la place ; rien ne put vaincre l'horreur qui saisit cette

petite ville maritime. De nouvelles ordonnances plus impérieuses furent également inutiles. Il fallut que Martin Alonzo Pinzon se mit hardiment du voyage, et fournit, avec son frère, deux vaisseaux : cet exemple fit plus que toutes les menaces. A leur tour, les propriétaires du troisième vaisseau appelé *la Pinta* mirent tout en œuvre pour retarder le départ. Voulez-vous savoir le résultat de tant de préparatifs ? Deux de ces bâtimens, *la Pinta* et *la Nigna*, étaient à-peu-près ce que sont nos plus grands bateaux de rivières ou les chaloupes qui gardent les côtes ; chargées de cabines à l'avant et à l'arrière pour loger l'équipage, mais sans pont au milieu. Le troisième bâtimen était seul ponté. Colomb l'appela *la Santa-Maria*, en l'honneur de la Sainte-Vierge pour qui il avait une dévotion particulière, et y arbora son pavillon. Les frais ne montaient pas à cent mille francs ; n'avait-on pas voulu risquer davantage, ou bien, comme on l'a cru, Colomb avait-il choisi à dessein des bâtimens qui demandassent peu

d'eau, et fussent plus propres à l'exploration des mers inconnues ? Il est prouvé que, dès ce temps-là, chez les Espagnols, il se construisait des bâtimens incomparablement plus forts.

Tous les préparatifs achevés, Colomb et les cent vingt hommes qui partaient avec lui, se rendirent en procession au couvent de la Rabida. Colomb se confessa, reçut l'absolution et communia des mains de Jean Perèz : son exemple fut imité par tous les autres.

Le vendredi matin, 3 août 1492, ou, selon d'autres, le samedi 4, Colomb mit à la voile à la barre de Saltes, petite île en avant de Palos, et cingla droit aux Canaries. Toute la ville était sur le rivage : un voile de tristesse obscurcit de plus en plus tous les yeux, à mesure que s'éloignait la petite flotte dévouée à une mort certaine. Et quand les mâts disparurent dans le lointain, plus d'un spectateur, en s'en retournant, chanta le *De profundis* dans son cœur.

Colomb n'alla pas loin. Il fut obligé de s'arrêter aux Canaries ; dès le

troisième jour, *la Pinta* avait fait signal de détresse : son gouvernail était cassé. Colomb, qui voyait déjà chanceler les courages, chercha pendant trois semaines un autre bâtimen-t, mais en vain ; il fallut remettre un autre gouvernail à *la Pinta*. — Autre malheur ; Colomb apprit que trois vaisseaux portugais avaient été aperçus dans le voisinage : il craignit quelque vengeance, et se remit en mer dès le matin du 6 septembre, faisant voile directement à l'ouest.

C'est de ce jour-là que date véritablement son départ ; c'est le jour où il pénètre, pour la première fois, dans cette vaste mer sur laquelle, depuis si long-temps, voyagent toutes ses pensées, mais où ses compagnons ne s'avancent qu'en tremblant. Trois jours de calme le retiennent en vue de la terre. Le dimanche 9 septembre, le vent répond enfin à son impatience, et les montagnes de l'île de Fer s'effacent lentement à l'horizon. Les marins se lamentent et pleurent, disant adieu à la terre et à la vie. Colomb parvient à les conso-

ler. Il renouvelle aux commandans l'ordre de voguer directement à l'ouest, s'ils venaient à perdre de vue son pavillon; et de s'arrêter après sept cents lieues, pour ne pas donner sur la côte qu'ils trouveront à cette distance.

Désormais Colomb règne sur sa petite escadre. Les Pinzon et les autres pilotes, habitués à la Méditerranée et dépaysés dans l'Océan, plient sous l'ascendant de son expérience et de ses études. Il faut vous le figurer la sonde à la main, l'œil sur l'arbalète marine de Martin Behem, ou sur la boussole, observant le mouvement des marées, la direction des courans, le vol des oiseaux, les poissons, les herbes flottantes, prenant à peine quelques heures de sommeil, écrivant un journal pour lui-même et un autre pour l'équipage, dans lequel il cache avec soin une partie du chemin de chaque jour.

A cent cinquante lieues environ de l'île de Fer, il rencontre le mât d'un grand vaisseau, et les marins, effrayés par ce triste présage, inter-

rogent d'un œil hagard les profondeurs de la mer.

Le 13 septembre, l'estime donne deux cents lieues de route depuis les Canaries, mais ici quelle décourageante nouvelle ! L'aiguille aimantée qui avait promis de marquer le nord, manque de parole. Elle ne regarde plus l'étoile polaire ; elle incline à présent de plus en plus au nord-ouest. Colomb observa ce changement le 13 septembre, au soir, et n'en dit mot ; mais les marins le remarquèrent bientôt et commencèrent à douter de la nature elle-même. Les superstitions du temps leur revinrent en mémoire. Les cartes d'alors traçaient une *main noire* sur l'Océan. Cette main était la main du Diable qui se jouait d'eux et désaimantait l'aiguille, pour leur défendre l'entrée de ses domaines. Colomb leur trouva une autre explication qui ne valait guère mieux ; l'assurance qu'il fit paraître et sa réputation de grand astronome, en imposèrent à leurs craintes.

Par bonheur, la petite escadre rencontra dans son chemin les vents

qui soufflent constamment du levant dans ces parages (vents alizés); les matelots virent les voiles doucement enflées, et les trois bâtimens rapidement emportés sur une mer paisible: plusieurs jours s'écoulèrent sans que l'on changeât une seule voile. Colomb, dans son journal, parle sans cesse de la sérénité de l'air qui le reporte aux belles matinées de l'Andalousie. Il ne manque, dit-il, pour compléter l'illusion que le chant du rossignol.

On commence à voir flotter de gros paquets d'herbes, comme il en croît sur les rochers ou bien au bord des rivières, si vertes qu'elles semblent fraîchement détachées du rivage. Sur l'un de ces paquets d'herbes, on remarque une écrevisse vivante. Ils aperçoivent un oiseau blanc, d'une espèce qui ne se repose pas sur la mer, et plusieurs thons nagent auprès des bâtimens.

Colomb se crut arrivé dans cette mer herbacée vers laquelle, au dire d'Aristote, plusieurs vaisseaux de Cadix furent emportés par un coup de vent. L'équipage était dans le plus

grand mouvement; des volées d'oiseaux arrivaient de l'ouest, et les matelots, au lever du soleil, transformaient aisément en îles lointaines les premiers brouillards du matin. Une pension de trois cents écus avait été promise à celui qui le premier découvrirait la terre. La sonde ne se prête pas à leurs espérances; à deux cents brasses, elle ne trouve pas fond. **Les Pinzon et les autres officiers** voudraient que **Colomb** changeât de direction; **Colomb** refuse.

Les signes de terre n'amènent rien. Les voici parvenus à une distance que jamais voile européenne n'atteignit avant eux, et ils ne voient toujours que le ciel et l'eau. La mutinerie commence. Ce vent d'est qui les pousse à souhait vers le but, les fait trembler pour le retour. Quelques brises d'ouest calment un instant leurs craintes; plusieurs petits oiseaux viennent chanter le matin au-dessus de leurs têtes, et se retirent vers le soir. Le chant de ces oiseaux leur arrache des larmes.

Le lendemain, calme profond. La mer est à perte de vue, couverte

d'herbages, et ressemble à une prairie inondée. Les marins redoutent les bas-fonds. Ils voient déjà leurs bâtimens entr'ouverts par une pointe de rochers. Colomb les rassure avec la sonde.

Pendant trois jours, des éclairs de chaleur traversent l'atmosphère du sud à l'ouest : la mer est unie comme un miroir. Les marins se voient entre le danger de rester là faute de vent et celui de ne pas revoir l'Espagne, si le vent d'est est le seul qui souffle dans ces mers. La position de Colomb empire chaque jour, chaque heure, chaque minute; des rassemblemens se forment; on se parle à voix basse; des murmures on passe aux menaces; enfin le cri est jeté: « C'est un aventurier qui les mène, tête baissée, vers une mort certaine. Que risquent-ils avec un étranger sans naissance, sans amis, sans protection? avec un fou que les plus habiles gens ont condamné d'avance? Ils diront, au retour, qu'il est tombé dans l'eau, en regardant aux étoiles. »

Colomb tint ferme, parlant à l'orgueil et à l'avarice par des promesses,

à la timidité par des menaces ; faisant effort pour sourire aux mêmes espérances.

Le 25 septembre, Martin Alonzo Pinzon cria, « terre, terre : à moi la pension, seigneur. » Colomb regarda au sud-ouest, puis tomba sur ses genoux, et les trois bâtimens entonnèrent le *Gloria in excelsis*. Mais le matin dissipa l'illusion ; le vent avait emporté cette terre nuageuse.

Les jours suivans, après une alternative d'espérances et de murmures, les signes de terre deviennent enfin si nombreux que les matelots passent du désespoir à la joie la plus folle. C'est à qui crierà : « terre, terre. » On n'entend plus d'autre cri.

Le 7 octobre, ils avaient fait les sept cent cinquante lieues, après lesquelles Colomb comptait trouver l'île de Cipango. De grandes volées de petits oiseaux se dirigent au sud-ouest. Colomb cède aux instances de Pinzon, et se détourne dans cette direction. Les signes de terre deviennent de plus en plus décisifs ; les oiseaux viennent chanter autour de la flottille. Les herbes qui

flottent sont vertes et fraîches. Toutefois, le soir du troisième jour (10 octobre), on voit encore une fois le soleil levé sur la mer, se coucher sur la mer, derrière la ligne unie et plane qui s'étend toujours à l'horizon. De nouveaux cris de découragement s'élèvent. Colomb essaie en vain d'y répondre par des raisons et des promesses. Forcé de changer de ton, il leur dit que l'expédition a ordre de chercher les Indes, et, qu'arrive que pourra, il est résolu à marcher en avant jusqu'à ce que, par la grâce de Dieu, il ait atteint le but de l'entreprise. (1)

Il était temps que la terre se montrât. Le lendemain, la terre s'annonçait de mille façons. Un poisson, de ceux qui se tiennent dans les roches, vint auprès des bâtimens. Une branche d'épine avec ses fruits flottait sur l'eau. On pêche un roseau, une

(1) Selon l'historien Oviédo, Colomb réduit à composer avec les mutins, leur aurait demandé trois jours, jurant de retourner en Espagne, si, dans cet intervalle, ils ne découvraient pas la terre.

planche et surtout un bâton habilement taillé. Les murmures cessent; chacun est sur le qui-vive.

Colomb', sur le soir , après avoir, selon sa coutume, fait entonner à l'équipage le *Salve Regina* , fit un petit discours à ses compagnons, leur montrant la bonté du Seigneur qui les conduisait comme par la main vers la Terre Promise sur un Océan tranquille; il les avertit qu'il espérait trouver la terre cette nuit même , et promit de joindre un pourpoint de velours à la pension annoncée. La brise avait été fraîche tout le jour ; au coucher du soleil , ils avaient repris à l'ouest et sillonnaient rapidement les vagues. *La Pinta* marchait en avant à cause de sa meilleure voilure. La plus grande agitation tenait en éveil les trois équipages ; pas un œil ne se ferma cette nuit.

Le soir, Colomb , qui tout le jour cachait son anxiété , reprit son poste sur le château d'arrière. C'est là que, libre enfin à la faveur de la nuit , il veillait sans relâche , l'œil toujours attaché sur le brun horizon. Tout-à-coup, vers dix heures, il crut voir

une lumière qui se mouvait dans l'éloignement : un gentilhomme de la chambre du roi, à qui Colomb la montra, la vit aussi ; puis elle disparut, tandis qu'il en appelait un autre. Elle reparut ensuite deux ou trois fois, comme portée dans une barque ou promenée sur le rivage. Ils continuaient d'avancer, quand à deux heures du matin (12 octobre 1492) un coup de canon de *la Pinta* donna le joyeux signal. La terre fut alors aperçue, au nord, à deux lieues de distance. Les bâtimens plièrent les voiles et s'arrêtèrent, attendant le jour.

Quels souvenirs et quelles espérances pour Colomb dans ces deux ou trois heures d'attente ! Comme les tribulations du passé devaient lui revenir avec une saveur nouvelle ! Une traversée de trente-six jours avait dévoilé le secret de l'Océan, avait convaincu d'une ignorance égale et les graves raisons des uns et les insultantes railleries des autres. Que de conjectures aussi sur cette terre qu'il avait là devant lui, et que l'obscurité lui cachait encore ! Ces plan-

tes détachées du rivage attestaient sa fertilité. L'air parut à Colomb embaumé de parfums. La lumière qu'il avait aperçue annonçait le séjour des hommes. Mais de quels hommes ? étaient-ils blancs comme les Espagnols ou noirs comme les Africains récemment visités par les vaisseaux portugais ? Ou bien était-ce quelque race étrange et diabolique, telle que l'imagination de ces temps en entrevoyait partout dans les ténèbres ?

Au lever du soleil, Colomb vit se former peu-à-peu devant lui, une île tout unie, de plusieurs lieues d'étendue, couverte de verdure comme un jardin sauvage. Il fit jeter l'ancre et manœuvrer les chaloupes. Il descendit dans la sienne, revêtu d'un riche habit d'écarlate et l'étendard royal à la main. Les deux Pinzon en firent autant. Ils purent admirer alors la beauté et la grandeur des forêts, les fruits inconnus qui pendaient aux arbres ; la douceur de l'atmosphère, la transparence des eaux. A mesure qu'ils approchaient, ils voyaient des hom-

mes et des femmes, tous également nus, descendre par troupes au rivage; leurs gestes et leur attitude annonçaient l'étonnement.

Colomb mit le premier le pied sur le sable, et se jetant à genoux baissa la terre, puis entonna le *Te Deum* auquel tous ses compagnons répondirent. Tirant alors son épée et déployant le drapeau d'Espagne, il *prit possession* de l'île au nom des souverains de Castille : il nomma cette île « *Saint-Sauveur* » (*San - Salvador*). Les trois équipages lui prêtèrent serment d'obéissance comme amiral et vice-roi, représentant les souverains. Les transports d'enthousiasme et de repentir éclatèrent alors ; Colomb voyait ses ennemis à ses pieds, et n'entendait plus que protestations de respect et de soumission et promesse du dévouement le plus aveugle. Le visionnaire et l'aventurier se trouvait être un grand homme.

Les habitans de cette terre les regardaient faire ne se doutant guère où ces hommes blancs et barbus en voulaient venir, ni ce que voulait dire ce morceau de toile flottante, au

bout d'un bâton doré, avec une croix verte entre deux couronnes. Ils n'avaient su que penser, quand à la pointe du jour, ils avaient vu trois grands corps ailés marcher sur les eaux, puis lorsque des barques ils avaient vu sortir des hommes bariolés de diverses couleurs et d'autres étincelans comme de l'argent poli. Ils s'étaient enfuis dans les bois et s'étaient retournés pour voir. L'Amiral attira surtout leur attention ; enfin ils s'approchèrent, et régalaient de verroteries, de grelots et autres présens pareils, ils montrèrent la voûte de cristal bleuâtre qui murait leur horizon, et firent entendre que les blancs étaient descendus de là-haut sur la mer en déployant leurs ailes.

Les Espagnols les regardaient avec autant de surprise. Entièrement nus, le peau peinte de bleu et de rouge, ils avaient une physionomie douce et timide sous leurs longs cheveux flottans ou tressés. Ils n'avaient point de barbe et le reste de leur corps était tout-à-fait dépourvu de poils ; leur teint était couleur de cuivre foncée.

Le soir, lorsque Colomb revint à

bord de *la Santa-Maria*, une foule de naturels le suivit à la nage ou bien dans des troncs d'arbres creusés, qu'ils dirigeaient avec une adresse surprenante.

Le lendemain, il fit le tour de l'île; il vit bientôt que ce peuple n'avait guère à lui offrir en retour de ses verroteries que du coton grossièrement filé et des perroquets apprivoisés. Ils ne connaissaient pas le fer. Leurs seules armes étaient des lances durcies au feu par le bout, avec un caillou ou bien une arête de poisson pour pointe. Leur pain était fait avec une racine farineuse. Leurs lits étaient des filets tendus en l'air. Leurs maisons de bois étaient recouvertes avec des feuilles.

Cependant quelques-uns d'entre eux portaient au nez de petites plaques d'or. D'où venait cet or? Ils montrèrent le midi, firent entendre que, de ce côté, l'or se ramassait à terre. Comme ils montraient le nord-ouest, la main sur leurs cicatrices, Colomb pensa qu'ils avaient pour ennemi le Grand-Khan qui, selon Marco-Paolo, fait souvent la guerre

aux îles, et en réduit les habitans à l'esclavage. Le pays de l'or ne pouvait être que l'île de Cipango.

Quant à l'île nommée par Colomb San - Salvador et par les naturels Guahanani, c'est, à ce que l'on croit, l'île du Chat (en anglais *Cat island*); elle fait partie des Lucayes ou îles Bahama, et est à mille lieues de Gomera, celle des îles Canaries, d'où la petite escadre s'était lancée le 6 septembre dans l'Océan inconnu.

Colomb se fournit d'eau et de bois, prit avec lui sept habitans de Guahanani et se mit en quête du pays de l'or; il se vit bientôt au milieu d'une multitude d'îles verdoyantes, unies et fertiles et ses guides lui firent entendre qu'elles étaient innombrables. Il les prit pour les sept mille quatre cent quarante-huit îles annoncées par Marco, les îles des épices et des parfums. Il visita trois d'entre elles et les nomma *Sainte-Marie-de-la-Conception, Fernandine et Isabelle*. Les habitans ne différaient en rien de ceux de San-Salvador. Lorsque les Espagnols demandaient de l'eau, ils étaient aussitôt conduits aux

sources les plus fraîches, aux ruisseaux les plus limpides; les naturels remplissaient eux-mêmes leurs tonneaux, et les roulaient vers le rivage. Colomb, dans son enchantement, écrit: « Je ne sais où je dois aller d'abord, et mes yeux ne se lassent pas de contempler la belle verdure. Le chant des oiseaux est si doux qu'on ne peut désirer de partir; des nuées de perroquets obscurcissent le soleil et une foule d'autres oiseaux grands et petits, tout-à-fait différens des nôtres. On y voit aussi des arbres de mille espèces, avec leurs fruits à part et tous d'un goût merveilleux. Je crois qu'il y a beaucoup d'arbres et de plantes qui seraient d'un grand prix en Espagne pour la teinture, la médecine et la table: mais je ne m'y connais pas, ce qui me chagrine beaucoup. »

Ces îles ne donnaient ni épices, ni or. Lorsque l'on faisait voir aux naturels des épices, de l'or, des perles, du corail, ils montraient le midi, nommant Cuba; Colomb ne douta plus qu'ils ne parlissent de Cipango et vogua dans cette direction. Rete-

nu plusieurs jours par les vents contraires au milieu des petites îles de Bahama, il se vit enfin, le 28 octobre, en vue de cette grande terre, en prit possession et la nomma l'île *Jeanne* en l'honneur du prince Jean; il descendit à l'embouchure d'une rivière à laquelle il donna le nom de *Saint-Sauveur*. La hauteur des montagnes, la fertilité des vallées, l'étendue des plaines le frappa d'étonnement. Pendant plusieurs jours, il longea la côte, admirant les beaux havres et les rivières faciles. Son journal est plein des belles perspectives que cette reconnaissance ouvre à chaque pas devant lui. Colomb respire partout les parfums de l'Orient dans les exhalaisons des bois et des fleurs; il trouva sur le rivage les écailles de l'huitre qui produit les perles. Les maisons des habitans, laissées par eux, à l'approche des Européens, construites avec des branches de palmiers, étaient éparses sous de grands arbres comme des tentes dans un camp. On y trouva de grossières images, des masques de bois taillés avec beaucoup d'adresse;

à l'ameublement, Colomb jugea que c'étaient des pêcheurs qui fournissaient les villes de l'intérieur.

Arrivé au promontoire qu'il nomma le *cap des Palmes*, il apprit qu'il n'y avait que pour quatre jours de route de là à Cubanacan (au milieu de Cuba). Colomb se rappella Cublay-Khan, le souverain de la Tartarie, et conclut que Cuba n'était pas une île, mais un *continent*; que c'était le prolongement de la terre d'Asie, et qu'il ne pouvait être loin des provinces de Mangi et de Cathay, le dernier but de son voyage. Il résolut d'envoyer des présens au prince et l'une de ses lettres royales de recommandation. Il choisit deux Espagnols dont l'un, juif converti, connaissait l'hébreu, le chaldéen et savait un peu d'arabe, et leur donna deux guides du pays. Cette ambassade pénétra douze lieues à l'intérieur. L'hébreu, le chaldéen et l'arabe ne servirent de rien. Les guides furent leurs seuls interprètes. Ils traversèrent des villages de cinq cents maisons, mais ne trouvèrent pas d'or. Entre autres choses curieuses, ils

virent les naturels rouler certaines feuilles sèches, et s'en faire un tuyau qu'ils allumaient par un bout et mettaient par l'autre bout à leur bouche, se nourrissant de fumée, à ce que pensèrent les Espagnols; le tabac les étonna, bien qu'ils fussent préparés à toutes sortes de merveilles.

Colomb désappointé comprit qu'il y avait à l'est un pays où les habitans ramassaient l'or dans les rivières, la nuit, à la lumière des torches. Les naturels répétaient les mots de Babèque et Bohio. Colomb prit ces mots pour le nom des îles ou provinces. L'hiver approchait, il ne voulait pas s'éloigner davantage ni remonter au nord; donnant à l'est, il se mit à la recherche de Babèque.

Il longea la côte pendant deux ou trois jours. Puis au cap nommé par lui *cap Cuba*, il se mit au large. Le vent le força de revenir à Cuba, et le sépara de *la Pinta*. On eut beau faire tous les signaux possible, on ne la revit plus. Colomb y vit une désertion qui allait lui enlever le prix de tant d'efforts, et songea à retourner en Espagne.

Il atteignit la pointe orientale de Cuba, et, pensant que c'était la fin de l'Asie, il l'appela l'*Alpha* et l'*Oméga*. Tandis qu'il se promenait au large, incertain de ce qu'il devait faire, il aperçut au loin de hautes montagnes qui bleuissaient au sud-est, sur le fond blanchâtre de l'horizon. Ses guides lui affirmèrent que les peuples de ces montagnes n'avaient qu'un œil, et étaient de terribles mangeurs d'hommes.

La belle île d'Haïti se dressa bien-tôt tout entière devant lui, sous son ciel pur, avec ses montagnes plus élevées que celles des autres îles, et dont les rocs surmontaient un amphithéâtre de vertes forêts. Des champs cultivés, des feux sur le rivage attestait une population nombreuse. L'une des plus belles îles du monde touchait à son plus funeste jour.

Le 6 décembre, au soir, Colomb entra vers la pointe occidentale de l'île dans une baie qu'il nomma port *Saint-Nicolas*. Les naturels avaient pris la fuite. Il longea la côte jusqu'à la baie nommée par lui de la *Con-*

ception ; plusieurs espèces de poissons et le chant d'un oiseau que les Espagnols prirent pour le rossignol, leur rappelèrent leur pays, ils nommèrent cette île la *Petite Espagne* (*Hispaniola*), ou l'*Espagnola* (*Insula Hispanæ*). Plus tard elle s'appellera *Saint-Domingue*, jusqu'à ce que le nom d'*Haïti* lui revienne.

Les Espagnols parvinrent enfin à prendre une jeune et belle femme, et l'amenèrent en triomphe à bord. Elle fut traitée avec douceur et renvoyée couverte de diverses étoffes, chargée de chapelets et de grelots. Elle revint bientôt, portée sur les épaules des naturels, suivie d'une foule immense. Ils apportaient le pain de leur pays, du poisson, des racines, des fruits, offrant volontiers tout ce qu'ils avaient, car une franche hospitalité régnait encore en cette île. Neuf Espagnols, envoyés par Colomb, vers leur village, revinrent émerveillés, comparant à peine à ce beau pays la riche vallée de Cordoue. Mais ils ne voyaient pas d'or.

Retenu par les vents contraires dans l'une des baies qu'il trouva plus

loin, Colomb reçut la visite d'un jeune homme que l'on reconnaissait pour un des chefs du pays ou *caciques*, à ses quatre porteurs et aux deux vieillards qui l'accompagnaient partout, suivis de deux cents hommes ; grave et digne, il s'assit à la table de Colomb, goûtant les mets, puis les envoyant à sa suite : il offrit à son hôte une ceinture élégamment travaillée et deux morceaux d'or. Colomb lui donna un ducat à l'effigie de Ferdinand et d'Isabelle : c'était plus qu'il n'en fallait pour faire croire à la céleste origine des blancs.

Le 20 décembre, Colomb jette l'ancre dans la baie nommée par lui de *Saint-Thomas*. Un cacique de la côte, nommé *Guacanagari* lui députe un canot chargé d'ambassadeurs et de présens. On y voyait entre autres une large ceinture couverte de graines et d'or, et un masque de bois dans lequel les yeux, le nez et la langue étaient d'or. Colomb, empêché par le vent, lui envoya une chaloupe avec le notaire de l'escadre.

Colomb leva l'ancre le 24 décembre au matin. A onze heures du soir, il

était à une lieue et demie de la résidence du cacique ; pendant qu'il prend une heure de repos, le timonier cède sa place à un mousse. Le bâtiment donne contre un banc de sable. Tous les efforts pour l'alléger furent inutiles. *La Santa-Maria* était perdue.

Voulez-vous savoir ce que fit alors ce Guacanagari que Colomb allait visiter ? Colomb le raconte avec plaisir, dans une lettre à Ferdinand et Isabelle. « Le roi, instruit de notre malheur, exprima un vif chagrin de la perte que nous venions de faire, et envoya sur-le-champ à notre bord tous les habitans de l'endroit avec plusieurs grands canots. Nous déchargeâmes bientôt le vaisseau de tout ce qui était sur le tillac, avec le secours que nous fit donner le roi, tandis que lui-même, avec ses frères et autres parens, prit tout le soin possible pour faire observer le meilleur ordre tant sur le vaisseau qu'à terre. De temps en temps, un de ses parens venait, les larmes aux yeux, me dire de sa part de ne pas m'affliger et qu'il me donnerait tout ce qu'il

possédait. Je puis assurer Vos Altesses que, dans aucun lieu de l'Espagne, on n'aurait pris autant de soin de nos effets, lesquels furent déposés dans un endroit près du palais du roi, pour y être gardés jusqu'à ce qu'on eût débarrassé les maisons où l'on devait les transporter. Il fit placer sur-le-champ des sentinelles armées pour garder ce dépôt pendant la nuit, et les Indiens qui se trouvaient sur la côte se désolaient comme s'ils avaient partagé notre perte. Ce peuple est si doux, si humain et si paisible que j'ose répondre à Vos Altesses qu'il n'y a pas au monde une meilleure espèce d'hommes ni un aussi bon pays que celui-ci. *Ils aiment leur prochain comme eux-mêmes.* Leur conversation, qui est la plus douce et la plus affectueuse du monde, est toujours gaie et accompagnée d'un sourire. Quoiqu'il soit vrai qu'ils vont nus, Vos Altesses peuvent être persuadées qu'ils ont plusieurs coutumes fort louables. Le roi est servi avec beaucoup d'appareil, et ses manières sont si honnêtes qu'on les voit avec grand plaisir. On n'en trouve

pas moins à observer la mémoire étonnante de ce peuple et le désir qu'il a d'acquérir des connaissances, ce qui le porte à s'informer des causes et des effets de tout. »

Le cacique, pour dissiper la mélancolie de ses hôtes, leur donna un repas haïtien, terminé par un bal sous les magnifiques ombrages qui entouraient son palais rustique. Les Européens purent admirer dans leur simplicité première, les danses nationales et les jeux naïfs de plusieurs milliers de naturels, tous également nus, et dans leur insouciance enfantine, ne devinant guère l'effet que produisait cette fête sur les hommes qu'ils prenaient pour des envoyés du ciel.

Colomb, en retour, leur fit voir les tours de force et d'adresse d'un archer Castillan. Puis il fit décharger une arquebuse et un canon. À ce bruit, les naturels, foudroyés, tombent la face contre terre : leur terreur redouble à la vue d'un arbre coupé par un boulet. Colomb leur fit entendre que ce boulet atteindrait non pas eux, mais leurs ennemis,

les mangeurs d'hommes. Le cacique mit une couronne d'or sur la tête de Colomb, suspendit à son cou une plaque du même métal, et fit des présens à toute sa suite. Voyant le prix que Colomb et les siens attachaient à l'or, il fit entendre que tout près, dans les montagnes de *Cibao*, l'or était si commun qu'on le regardait avec indifférence; de *Cibao* Colomb fit aisément *Cipango* et ne douta plus qu'il ne fût arrivé à l'île de l'or et des parfums.

Les marins de *la Santa-Maria*, mêlés avec les naturels et logés avec eux sur le rivage, leur enviaient déjà leur vie nonchalante et facile, leur gouvernement paternel et la simplicité toute primitive de leurs usages. « Il est certain, dit Pierre Martyr d'après les conversations de Colomb, il est certain que la terre est commune chez ces peuples comme la lumière du soleil et l'eau des fleuves. Le *tien* et le *mien*, source de tout mal, n'y ont pas de place. Ils se contentent de *peu* et dans un si grand pays, ils ont plutôt du *trop* que du *pas assez*; ils semblent vivre dans

l'âge d'or, sans fatigue, dans des jardins ouverts, sans clôture de fossés, de haies ni de murailles. »

Colomb n'était pas fâché non plus que ses hommes restassent pour apprendre la langue du pays, parcourir l'île et recueillir de l'or. Le cacique y vit un secours contre les mangeurs d'hommes, ou Caraïbes. Des débris de la *Santa-Maria*, les Espagnols, avec l'aide des Haïtiens, construisirent en dix jours, un fort sur le rivage. On y monta le canon sauvé du naufrage. Colomb appella la baie et le fort la *Nativité*, parce que son bâtiment s'était perdu le jour de Noël. Il y laissa trente-neuf hommes sous le commandement de Diégo d'Arana, approvisionnés de vivres, de munitions et de sages conseils. Avant de partir, il donna aux Haïtiens assemblés une idée des armes espagnoles, épées, boucliers, lances, arbalètes, mousquets, et fit tirer le canon du fort.

Au départ de Colomb, le cacique Guacanagari versa des larmes.

Vous le voyez, la première page de l'histoire d'Haïti est belle ; je vou-

drais vous y retenir plus long-temps. Lorsque désormais nous remettrons le pied sur cette délicieuse terre, nous y chercherons en vain ce bon et heureux peuple que les récits de Colomb font aimer. L'insatiable avidité des blancs aura fait de ce paradis un enfer; et quand, en 50 ans, la race *cuvrée* tout entière sera morte à la peine, les blancs feront venir ici, de douze ou quinze cents lieues, une autre race plus vivace, la race *noire*, tout exprès pour l'exploiter et l'user à son tour.

Trois cents ans plus tard, nous visiterons de nouveau cette île; nous y retrouverons alors l'empreinte de la France et le contre-coup des plus grands mouvements de notre histoire; la *nouvelle Haïti*, sous sa peau noire ou jaune, nous donnera des leçons de bon sens et de courage dont les hommes à peau blanche pourraient profiter sans honte.

Retour.

Le 4 janvier 1493, Colomb partit de la *Nativité* pour l'Espagne sur le

seul bâtiment qui lui restât, *la Nigna*. Le 6, comme il longeait encore la côte, un matelot cria : une voile ! et bientôt, à la grande joie de Colomb, *la Nigna* rejoignit *la Pinta*, après une séparation de deux mois. Pinzon tâcha de s'excuser, et Colomb fit semblant d'accepter ses excuses. Il avait recueilli beaucoup d'or. Il avait enlevé quatre Indiens et deux jeunes filles pour les *vendre* en Espagne. Colomb les fit remettre à terre avec des habits et des présens.

Quelques lieues plus loin, il fit jeter l'ancre dans une baie; il vit là le peuple des montagnes de Ciguay, race guerrière, la face couverte de hideuses peintures, la tête ornée de plumes; ils portaient arc et flèches, massue, épée de bois de palmier. Colomb supposa que c'étaient les Caraïbes. Les Espagnols eurent avec eux une querelle où plusieurs Indiens furent tués. Ce fut le premier sang versé par les Européens dans le Nouveau-Monde. Colomb nomma cette baie le *golfe des Flèches* (c'est le golfe de *Samana*). Les Indiens reconnurent la supériorité des Espagnols, et leur

cacique, Mayonabex, reçut de Colomb des présens.

Colomb prit six jeunes Indiens pour le conduire aux îles Caraïbes à l'est et à l'île de *Mantinino*, habitée, disait-on, par des amazones. Mais un vent favorable pour le retour s'éleva, et Colomb fut pressé d'en profiter, par l'état délabré de ses bâtimens et l'impatience de l'équipage.

Le retour fut, à tous égards, plus difficile que la première traversée. Le 12 février, il se flattait encore d'une arrivée prochaine; après quelques jours de calme, le vent soufflait avec force. Mais le soir suivant, trois coups de tonnerre annoncèrent la tempête. Les deux petits bâtimens faisaient eau de toutes parts, et n'étaient pas construits pour les flots agités de l'Océan. Pendant deux nuits, ils furent promenés çà et là au gré des vagues montueuses, menacés sans cesse d'être engloutis ou mis en pièces. *La Pinta* disparut dans le trouble. Les marins s'efforcèrent d'apaiser le ciel par des prières, et promirent aux saints des pèlerinages et des pénitences. Co-

lomb jura de faire dire une grand'messe, de veiller et de prier toute une nuit dans la chapelle du couvent de *Sainte-Claire*, à Moguer. Colomb et ses compagnons firent vœu, s'ils atteignaient la terre, d'aller en procession, nu-pieds et en chemise, remercier la Sainte Vierge dans l'une de ses chapelles. Les nuages et le vent étaient sourds; la tempête redoublait de rage. Chacun se crut perdu. Colomb, dans la détresse commune «écrivit, en peu de mots, sur un morceau de parchemin, la découverte qu'il venait de faire des pays qu'il avait annoncés; en combien de jours et par quelle route.» Ce parchemin cacheté et adressé au roi d'Espagne, il promit par écrit mille ducats à qui le remettrait, ainsi fermé, à son adresse; enveloppa la lettre d'une toile cirée et d'un gâteau de cire, et mit le tout dans un tonneau qu'il jeta à la mer; «tout l'équipage, dit-il, pensa que c'était un acte de dévotion.» Il mit un tonneau pareil au haut de la poupe.

Le soir, le ciel s'éclaircit, le vent changea, et, le 15 février, ils aper-

çurent la terre à deux lieues de distance. Après deux jours de vents contraires, ils jetèrent l'ancre à l'île de Sainte-Marie, la plus méridionale des Açores. Le rude accueil qui les attendait dans l'ancien monde dut leur faire regretter l'hospitalité des forêts haïtiennes : Colomb avait envoyé la moitié de l'équipage faire à terre la procession promise ; ils commençaient à peine leurs prières que le gouverneur portugais fit cerner l'ermitage par un détachement de cavalerie, et les fit jeter en prison. C'était Colomb qu'il avait ordre de saisir. Mais il n'en put venir à bout. Après deux ou trois jours de détention, les prisonniers furent relâchés.

Colomb repartit le 24. Après deux ou trois jours d'une navigation facile, il se vit assailli par une nouvelle tempête. La mort leur parut à tous certaine. Ils firent de nouveaux vœux de pélerinage et de jeûnes. La nuit suivante fut terrible, et ils se sentaient à dix pas de la terre ! cette terre même, tant désirée, leur faisait peur, illuminée par les éclairs,

comme un écueil où *la Nigna* pouvait à tout moment se briser. Le 4 mars, ils se trouvaient à l'embouchure du Tage ; Colomb n'avait pas le choix de l'abordage ; le premier abri, fût-il portugais, valait mieux que la mer. La conservation miraculeuse de *la Nigna*, admirée du peuple, la protégea contre les mauvais desseins de la cour. Colomb remonta tranquillement le Tage, écrivit à ses souverains, et obtint du roi Jean de mettre son bâtiment en sûreté dans le port de Lisbonne. Que de choses disait à l'imagination de tous, cette pauvre petite chaloupe fracassée qui portait les preuves vivantes de l'existence d'un Nouveau-Monde, des hommes, des animaux et des plantes inconnues jusqu'alors !

Le 8 mars, Colomb se rendit à la cour, à neuf lieues de là. C'est au roi Jean qu'il fit le premier récit de son voyage ! Ce roi le fit *asseoir* en sa présence, et l'assura de sa protection : des gens s'étaient offerts pour l'assassiner. Colomb fut ensuite obligé d'aller recommencer son ré-

cit, pour la reine, dans un monastère.

Il remit à la voile le 13, et arriva enfin à Palos, le 15, sept mois et demi environ après son départ. Le soir, arriva *la Pinta* qui avait été poussée sur les côtes de France. Jamais plus grande fête ne mit en l'air cette petite ville, la seule peut-être où l'on pensât encore à Colomb. Colomb se rendit en procession à l'église de Saint-Georges, au son de toutes les cloches, et partout sur son passage il reçut les honneurs que l'on rendait au roi lui-même. Il partit ensuite pour Barcelone, où se trouvaient le roi et la reine; traversant l'Espagne en triomphe, poursuivi partout des mêmes acclamations, se frayant avec peine une route dans la foule émerveillée, accourue de toutes parts. Les Indiens qui l'accompagnaient semblaient être des habitans d'une autre planète.

Tout le peuple de Barcelone vint à sa rencontre; c'était vers le milieu d'avril. Son entrée ressemblait au retour des généraux romains, après

leurs conquêtes. En tête, marchaient les six Indiens peints à leur mode sauvageresque et couverts d'or ; venaient ensuite plusieurs sortes de perroquets, des oiseaux et autres animaux empaillés de diverses espèces, les plantes auxquelles on supposait de grandes propriétés ; puis les couronnes indiennes, les bracelets, les ceinturons et autres ornemens d'or. Colomb paraissait enfin, à cheval, et suivi de la noblesse espagnole. Sa haute taille et ses cheveux blancs donnaient plutôt l'idée d'un sénateur de Rome que d'un aventureux voyageur. Le roi et la reine étaient assis en plein air sous un dais. A son approche, ils se levèrent ; lorsqu'il s'agenouilla pour leur baiser la main, ils le relevèrent et le firent asseoir en leur présence ; il leur fit alors le récit de ses découvertes, assurant que ce n'était là que de faibles échantillons des immenses richesses que ces contrées promettaient à leur royaume, et des innombrables nations chez lesquelles allait se répandre la vraie foi. Lorsqu'il eut fini, le roi et la

reine s'agenouillèrent et tous les spectateurs entonnèrent le *Te Deum*.

Colomb fit vœu de mettre sur pied, avant sept ans, une armée de quatre mille chevaux et de cinquante mille piétons pour la délivrance de Jérusalem, et autant dans les cinq années suivantes. Le titre d'amiral et de vice-roi lui avait été confirmé par lettres-patentes. Sa famille fut anoblie ; l'écusson portait les armes de la reine (un castel et un lion) ; et des îles entourées de vagues. On y ajouta dans la suite cette devise qui se lit sur son tombeau :

A CASTILLA Y A LEON
NUEVO MUNDO DIO COLON,
A Castille et à Léon
Nouveau-monde donna Colon.

Il serait curieux de suivre en Europe le retentissement de ces grandes nouvelles ; les savans ne les apprirent qu'avec des transports d'admiration et de joie. Ils se félicitaient de vivre dans un siècle qui voyait de pareilles choses ; de hardis raisonneurs espéraient que l'esprit humain allait s'agrandir comme la terre elle-

même ; des imaginations prématuées bâtissaient déjà une société nouvelle sur le sol vierge de ces terres lointaines. Quelques lettres de ce temps-là vous reporteront mieux à cette époque que toutes mes paroles.

Pierre Martyr écrit, le 1^{er} mai, à C. Borromeo : « Il y a peu de jours, un certain Christophe Colomb est arrivé des Antipodes occidentaux ; c'est un homme de la Ligurie (1), à qui mes souverains ont, avec bien de la peine, confié trois vaisseaux, pour chercher ce pays, car ils pensaient que c'était une région fabuleuse ; il est revenu et a rapporté des échantillons de plusieurs choses précieuses, mais surtout de l'or, que ces contrées produisent naturellement. »

Le même Pierre Martyr écrit, au mois de septembre, à l'archevêque de Grenade : « Vous vous rappelez Colomb le Ligurien que nos souverains chargèrent, au camp, de la recherche d'un nouvel hémisphère terrestre, vers les Antipodes occidentaux..... Il est revenu sain et

(1) Nom latin de la côte de Gênes.

sauf, et raconte les merveilles qu'il a découvertes. Il montre de l'or, en preuve des mines que renferment ces contrées; du coton, des parfums et du poivre plus piquant que celui qui nous vient du Caucase. Toutes choses que la terre y produit d'elle-même, avec du bois de teinture écarlate. Suivant le soleil dans sa course jusqu'à cinq mille milles de Cadix, à ce qu'il assure, il est tombé dans des îles, entre lesquelles une, surtout dont il a pris possession, est, selon lui, plus grande que toute l'Espagne. Il y trouva une race d'hommes qui vit dans l'état de nature, et se contente de fruits, de végétaux et d'un pain fait avec des racines. Ces peuples ont des rois, les uns plus grands que les autres, et qui se font quelquefois la guerre avec des arcs et des flèches, et des lances durcies et aiguisees au feu. Le desir de commander les anime. On ne sait pas ce qu'ils adorent, à moins que ce soit la divinité du Ciel. »

Le même mois, il écrit au cardinal Ascanius Sforza : « ... Les merveilles de ce globe terrestre autour duquel

le soleil tourne en vingt-quatre heures, n'ont été connues jusqu'à nos jours que de la Chersonnèse d'or à Cadix. Mais à cette heure, entreprise bénie du ciel ! ce qui nous était resté caché depuis l'origine des choses, commence à se dévoiler, sous les auspices de nos souverains. Voici comment la chose est advenue. Écoutez, illustre prince ! Un certain Christophe Colomb, Ligurien, envoyé avec trois vaisseaux vers ces contrées, suivant le soleil jusqu'à plus de cinq mille milles de Cadix, est arrivé aux Antipodes. Ils naviguèrent trente-trois jours de suite sans trouver autre chose que le ciel et l'eau. »

Pierre Martyr écrit dans le même temps au philosophe Pomponius Lætus. « Tu me fais entendre que tu as sauté de joie, et n'as pu retenir tes larmes à la lecture de ma lettre sur le monde caché des Antipodes. Tu as vu cet évènement de l'œil qu'il convient à un esprit nourri des hautes connaissances. Quel aliment plus doux pour les génies sublimes ! quel assaisonnement plus

délicieux! Pour moi, mon plus grand bonheur c'est de causer avec quelques-uns de ceux qui reviennent de ces parages. Que l'imagination des misérables avares entasse des trésors; que celle des libertins se rassasie de voluptés faciles; nous autres, ce spectacle ranime notre enthousiasme, et nos âmes se font une fête de ces connaissances nouvelles. »

Quant à Colomb, sa tâche est terminée; la route est ouverte et s'il y marche encore, c'est désormais comme la foule de ses contemporains, comme les Espagnols Ojéda, Nigno, Pinzon, Bastides, le Vénitien Sébastien Cabot, le Florentin Amerigo Vespucci et mille autres après eux. Une seule fois, c'est dans son quatrième et dernier voyage, une grande pensée de découverte le distingue encore entre tous: mais cette pensée ne peut éclore. Les établissements qu'il essaie de fonder, entravent tous ses projets maritimes, et s'écroulent eux-mêmes à mesure qu'il les perd de vue. L'impatience

des aventuriers espagnols ne se prête à aucun de ses projets de pacification et de culture. Il ne réussit à rien, et plein de sève encore à l'âge où tous les autres se reposent, il meurt ! jouant auprès d'un vieux roi soupçonneux ou d'un jeune prince étourdi, le rôle de solliciteur, dont le devaient dispenser douze années de fatigues.

Voici le fait : Ferdinand, dont la politique était *prudence* en Italie et *déloyauté* en France, entendait bien promettre à Colomb l'Amirauté de l'Océan et la Vice-Royauté des Indes, mais n'entendait pas les lui donner. Colomb qui n'avait pas appris à vivre avec les princes et traitait naïvement d'égal à égal avec les rois, refusait duchés et marquisats, persistant à vouloir s'indemniser sur ses découvertes des peines qu'elles lui avaient coûtées.

Entre ses lettres au roi, il en est une, qui, dans son style puéril et grandiose, résume à elle seule toute sa vie, telle qu'il la voyait lui-même. Il l'écrivit dans un de ses moments de détresse, vers le milieu de son

dernier voyage, le plus pénible de tous ; la voici :

« Fatigué et gémissant, je venais de céder au sommeil, lorsque j'entendis une voix qui faisait mal à entendre et qui disait : — Homme de peu de foi et lent à servir ton Dieu, le Dieu de tous ! Qu'a-t-il fait de plus pour Moïse et pour son serviteur David ? Depuis ta naissance, il a toujours pris soin de toi ; lorsqu'il t'a vu l'âge convenable, il a fait miraculeusement retentir ton nom par toute la terre. Les Indes, la plus riche partie du monde ! il teles a données en propre et t'a laissé le pouvoir d'en disposer à l'égard des autres comme il te plairait. Les portes de l'Océan fermées par de si puissantes chaînes, il t'en a livré la clef et tu es obéi dans plusieurs contrées, et tu as acquis une réputation honorable parmi les chrétiens. Qu'a-t-il fait de plus pour le grand peuple d'Israël, quand il le fit sortir d'Egypte, et pour David que de berger il fit roi ? Tourne-toi vers lui et reconnais ton erreur. Sa miséricorde est infinie. Ton âge ne te sera pas un obstacle pour une

grande entreprise; Abraham avait plus de cent ans quand il engendra Isaac, et Sara, était-elle jeune? Tu cries *au secours* en désespéré! Réponds: qui est-ce qui t'a affligé si fort et tant de fois, Dieu ou le monde? Les promesses que Dieu t'a faites, il n'y a jamais manqué; il ne t'a pas dit, après tes services reçus, qu'il avait compris autrement et qu'il attendait autre chose. Il a tenu sa parole et bien au-delà: c'est son habitude. Voilà ce que ton Créateur a fait pour toi et ce qu'il fait pour tous. Ce qui t'arrive est le prix des fatigues et des périls que tu as encourus pour le service des autres.—J'entends cela, ajoute Colomb, comme un homme presque mort et ne pus, en réponse à des paroles si vraies, que pleurer mes erreurs. Celui qui me parlait finit par ces mots: Ne crains pas, aies confiance! Toutes ces tribulations sont écrites sur le marbre et pour cause. »

Cette vision vous montre Colomb à découvert: cette voix pénétrante sortait du fond de son âme.

Donation du pape.

Avant de retourner avec Colomb dans le Nouveau-Monde, il nous faut savoir que le pape Alexandre VI, par une bulle du 3 mai 1493, s'était empressé de donner aux rois d'Aragon et de Castille, en pleine et entière propriété, tous les pays découverts ou à découvrir, à la charge par eux d'en rendre les habitans catholiques. C'était le prétexte qui manquait aux Espagnols. Munis de la signature du pape, ils pouvaient en toute sûreté de conscience, planter partout en maîtres leur drapeau sur leur passage : ils ne regardaient pas aux conditions. Le pape Eugène IV, ayant déjà fait aux Portugais une donation pareille en 1438, Alexandre VI sépara ce que la Cour de Rome donnait aux uns et aux autres par une ligne tirée du nord au midi, à cent lieues des Açores : en 1494 cette ligne fut reculée à trois cent soixante et dix lieues des îles du Cap Vert, de façon à laisser le Brésil au Portugal. Ces deux papes ne songeaient pas qu'à force d'aller les uns à l'ouest, les

autres à l'est, les Espagnols et les Portugais finiraient par se rencontrer un jour.

Second voyage.

Colomb repartit six mois après son retour, avec dix-sept vaisseaux : quinze cents hommes s'embarquèrent avec lui. C'étaient des mineurs, des soldats, des gentilshommes et douze prêtres sous la conduite du père Boyle, nommé par le pape son vicaire apostolique dans les Indes. L'escadre quitta Cadix le 27 septembre 1493, et se trouvait le 2 novembre parmi les îles des Caraïbes. Partout, sur son passage, des peuples hardis, sortis de leurs hautes forêts, vinrent sur leurs arbres creusés, attaquer les chaloupes. Les femmes, armées comme les hommes, combattaient comme eux à la nage. Des provisions de chair humaine pendaient aux murs de leurs cabanes.

Il visita rapidement la Désirade, la Dominique, Marie-Galante, la Guadeloupe, Antigoa, Saint-Jean-de-Porto-Rico. Impatient de revoir la garnison espagnole, il déposa sur la

côte de l'Espagnola les Indiens qu'il avaient menés en Espagne. Ils avaient été baptisés en grande cérémonie à Barcelone. Trois cadavres européens donnèrent bientôt de tristes soupçons. Le 27 au soir, Colomb jeta l'ancre en face de la *Nativité*, à une lieue de terre, et fit tirer plusieurs coups de canon. L'écho seul répondit. Colomb trouva le lendemain le fort brûlé, les palissades arrachées, et la terre semée de débris. Les Espagnols avaient enlevé aux timides Indiens leur or, leurs femmes et leurs vivres ; divisés entre eux par l'avarice ou la débauche, ils s'étaient livrés les uns les autres. Cette fois, les vices de l'ancien monde avaient tourné contre eux ; des décharges d'arquebuse et de canon appelèrent en vain ceux qui pouvaient avoir survécu à la vengeance : pas un ne reparut. Guacanagari avait été enveloppé dans leur ruine, il montrait à Colomb son village en cendres et ses blessures. Malgré cela, le père Boyle le soupçonnait fort : Guacanagari comprit le soupçon, et disparut le même jour.

Ainsi tombe tout-à-coup ce rêve d'hospitalité et de franchise, que Colomb avait rapporté de son premier voyage : adieu l'admiration naïve, adieu la confiance et l'amitié !

Colomb choisit un autre emplacement, et y traça le plan d'une ville qu'il appela *Isabelle*. Les nobles qu'il fit travailler comme les autres, furent bientôt las d'obéir. Il fallait aussi envoyer de l'or en Espagne pour justifier ses promesses. Les montagnes de Cibao furent envahies, on y trouva de l'or à fleur de terre : est-il besoin d'ajouter que c'était leur cacique qui avait détruit le fort. Les Indiens s'enfuirent devant la cavalerie espagnole, prenant, pour un seul animal, le cheval et le cavalier. Douze vaisseaux repartirent avec les mécontents pour l'Europe ; Colomb, dans la lettre qu'il écrit en cette occasion aux souverains, leur propose d'occuper les îles des Caraïbes, et d'en vendre, en Espagne, les habitans comme esclaves. » C'est, dit-il, le seul moyen de les sauver de la damnation éternelle. »

Essais de découvertes.

Colomb, laissant le gouvernement à son frère Diégo, essaya, mais en vain, d'aller à la découverte. Il côtoya la côte méridionale de Cuba, qu'il prenait toujours pour le continent asiatique ; découvrit la *Jamaïque*, s'engagea dans un labyrinthe de petites îles, qu'il nomma le *Jardin de la reine*, et, interrompu dans ses projets par le délabrement de ses vaisseaux et la mauvaise volonté de son équipage, revint, épuisé par les veilles et les privations, après cinq mois de la navigation la plus pénible. Lorsqu'il débarqua à l'Isabelle, il était dans un état de léthargie complète.

Il y revit son frère Barthélémy, après treize ans d'absence ! C'est à Paris, que revenant d'Angleterre, il avait appris la découverte du Nouveau-Monde ; le roi lui avait donné trois vaisseaux pour rejoindre son frère. Celui-ci avait bien besoin de son secours : les mécontents avaient pris trois vaisseaux et étaient allés porter leurs plaintes en Espagne, en-

traînés par l'exemple de Margarita, le commandant de l'Isabelle et du père Boyle. Ainsi désertèrent le premier apôtre et le premier général du Nouveau-Monde : vous devinez aisément ce que devinrent les soldats sans chefs ; les Indiens se soulevèrent, et les Espagnols furent enfin en pays ennemi. Il fallut les battre après les avoir outragés.

Vers ce temps-là, arrivèrent quatre vaisseaux d'Espagne : Colomb profita de cette occasion pour envoyer, avec son frère Diégo, tout l'or qu'il avait recueilli, et cinq cents prisonniers indiens destinés à être vendus comme esclaves à Séville. Les Portugais, dans leurs expéditions d'Afrique, avaient donné l'exemple de ce honteux commerce.

Ce n'est pas tout : il fallait aux Espagnols des bras pour amasser de l'or. La guerre commencée pouvait leur en fournir ; il suffisait d'un combat facile. Le 27 mars 1495, Colomb sortit de la ville avec son armée : comptez à l'avant-garde un grand bruit de trompette et de tambour ; puis, outre l'artillerie, deux cents

hommes à pied , vingt hommes à cheval et vingt chiens. Ces chiens se conduisirent si bien dans la bataille, que les Espagnols en multiplièrent la race. Plus tard , pour mieux les exciter à la chasse aux hommes , ils en vinrent à les nourrir de chair humaine. On vit des Espagnols emprunter à leur voisin *un quartier d'Indien*, pour leurs *levriers* , promettant de le rendre. Las-Cases entendit un Espagnol à qui l'on demandait comment allait son ménage , répondre d'un air satisfait : « très bien ; j'ai tué vingt marauds d'Indiens , et mes chiens ont de quoi manger pour plusieurs jours. » En ce temps-là , les hommes sur qui le prêtre n'avait pas prononcé le *Baptizo te in nomine Christi* , n'étaient pas des hommes.

Les Indiens vaincus , furent déclarés *tributaires* de l'Espagne , et tenus de fournir chacun, tous les trois mois, autant de poudre d'or qu'une grosse noix en peut tenir , ou vingt-cinq livres de coton ; une plaque de cuivre au cou était la quittance. Malheur à qui n'avait pas au cou la plaque de cuivre ! plus de repos , ni de doux

loisirs, plus de chants ni de danses ; le bonheur avait disparu avec la liberté. Ces Indiens arrachèrent leurs plantations pour affamer les Espagnols, et s'affamèrent eux-mêmes. Il ne leur restait plus qu'à mourir, ils moururent. Que les ennemis de Christophe Colomb l'aient ainsi fait servir à l'extermination de cette race timide, certes ce fut là contre lui leur plus cruelle vengeance.

Sur les dénonciations du père Boyle, un commissaire fut envoyé pour examiner la conduite de l'Amiral.

Quant aux cinq cents esclaves, la reine Isabelle consulta les plus célèbres théologiens catholiques. Les uns lui montrèrent écrit dans la Bible et dans l'Évangile que ce trafic est très légitime ; les autres qu'il est abominable. Dans le doute, et se consultant elle-même, elle les fit renvoyer dans leur patrie.

Retour.

Colomb, à l'arrivée du commissaire, venait de trouver de nouvelles

mines d'or, de l'autre côté de l'Espagnola, et partit aussitôt pour l'Espagne, emmenant les malades, les gens de mauvaise volonté et trente Indiens. La traversée fut une lutte continue contre le vent d'est. Parti le 10 mars 1496, il était encore le 6 avril au milieu des îles Caraïbes. Au mois de mai, la famine était à bord; les Espagnols voulaient manger leurs prisonniers, ou du moins les jeter à la mer.

Quel étonnement, lorsque, le 11 juin, débarquèrent à Cadix tous ces aventuriers, que les Indes devaient enrichir, pâles, décharnés, et se soutenant à peine! Colomb, qui portait ses malheurs écrits sur son visage, avait endossé, par quelque vœu de pénitence, une robe grise de franciscain, ceint d'une corde, et la barbe longue. Il mit au cou de l'un de ses prisonniers un collier et une chaîne d'or du poids de six cents castellanos. (1)

Cette fois, il resta près de deux

(1) Ancienne monnaie d'argent qui correspond à-peu-près à 5 fr. 50 c.

ans en Espagne. Le président du comité des Indes, Fonséca, évêque de Badajoz, était son mortel ennemi.

Il n'était plus facile de trouver des passagers pour le pays de l'or. L'Amiral, qui avait déjà tant de peine à conduire « les gens honnêtes », proposa de transporter à l'Espagnola, pour un certain nombre d'années, les malfaiteurs des prisons et des galères. Cet avis, mis aussitôt en pratique, sans autre précaution quelconque, ne promettait rien de bon aux pauvres Indiens, et à l'Amiral lui-même.

Troisième voyage.

Colomb, qui dès le commencement de 1498, avait envoyé deux vaisseaux au secours de la colonie, remit à la voile le 30 mai. Des six vaisseaux qu'il emmenait, il en garda trois. Cette fois, il passa par les îles du Cap-Vert, et se dirigea au sud-ouest. La fièvre et la goutte le prirent en chemin; un calme étouffant survint tout-à-coup; l'air était comme une fournaise, le goudron fon-

dait, les voiles se déchiraient, les provisions se gâtaient, la farine grillait, les tonneaux éclataient. Colomb fut obligé de changer de route par le désespoir de ses gens. Le 31 juillet, il n'avait plus un tonneau d'eau quand il aperçut trois montagnes à l'horizon; il nomma cette terre la *Trinité*. Il se trouva bientôt engagé entre la Trinité et l'embouchure d'un fleuve: l'Orénoque. A la masse d'eau douce qui se jetait là dans la mer; il jugea que ce fleuve venait de loin; à son impétuosité qu'il venait de haut. En cela, il ne se trompait pas; mais c'était une idée accréditée de son temps parmi les plus graves érudits, que le *paradis terrestre* où fut placé le *premier homme*, était le lieu le plus élevé de la terre. Colomb ne douta pas que ce fleuve ne provint de la fontaine de l'Arbre de vie, au milieu du jardin d'Eden. La fraîcheur de l'air, la magnificence des forêts, et la beauté des habitans, achevaient l'illusion.

Il fallut renoncer à la vérification de ces conjectures; les provisions étaient épuisées, et lui-même avait

presque perdu la vue. Il quitta le golfe par un petit passage entre le cap de Paria et l'île de la Trinité : il eut tant de peine à s'en tirer qu'il le nomma la Gueule du Dragon. Il reconnut la côte à l'ouest jusqu'à l'île de *Cubagua*, que la pêche des perles, meurtrière pour les Indiens, devait rendre si célèbre ; et revint à l'Espagnola, persuadé qu'il avait découvert un continent.—La découverte du continent est en effet, le grand événement de son troisième voyage.

Colomb, débarqué sur la côte méridionale, à l'endroit où son frère avait bâti le fort Saint-Christophe, et près duquel devait s'élever plus tard la ville de Saint-Domingue, Colomb trouva les Espagnols partagés en deux camps ennemis : le parti de Barthélemy Colomb et celui de Roldan. Deux caciques étaient dans les fers : l'un des deux pour n'avoir pas voulu livrer l'autre. — Quant à la révolte de Roldan, il suffira pour vous en donner une idée, de vous dire qu'après des négociations vingt fois rompues et renouées, Colomb se vit réduit par la désertion croissante de

ses soldats, à rendre aux rebelles leur rang et leurs pouvoirs, et presque à se reconnaître coupable : leur chef redevenait *grand-juge*. Colomb se vit obligé de les disperser sur les diverses parties de l'île, et de leur donner à chacun un grand nombre de prisonniers indiens à titre d'esclaves : ce fut l'origine des distributions de prisonniers, de ces acquisitions d'esclaves déguisées plus tard sous le nom de *commanderries* et dont le prétexte était la conversion des Indiens. — Dans la suite, pour reconnaître les prisonniers échappés, on les marqua à la jambe d'un fer chaud.

Les *tributs* en or et en coton offraient mille difficultés dans leur perception ; Colomb exigea des caciques qu'ils missent à sa disposition une partie de leurs sujets, pour la culture des terres et l'exploitation des mines. Je cite ce fait parce qu'il servit d'exemple à cette *répartition générale* des Indiens entre les Espagnols, sorte d'esclavage non avoué, qui contribua tant à l'extermination de ces peuples.

Vers le même temps, deux bâtimens emmenèrent en Espagne les plus grands ennemis de Colomb. — Pour surcroît de peine, le 5 septembre 1499, parurent sur la côte, quatre bâtimens, attirés par les perles que l'Amiral avait envoyées ; ils étaient commandés par Ojéda, et dirigés par le Florentin Améric Vespuce. Fonséca avait livré les cartes de Colomb, au mépris des priviléges de l'Amiral. Colomb sentit ce que lui présageait cette conduite. Les ennemis qu'il avait laissés partir, travaillaient de leur mieux à sa ruine, secondés par les desseins secrets du roi. Leur rendez-vous était à Grenade : ils poursuivaient Ferdinand dans ses promenades, déplorant leur misère et réclamant leur paie. Ils s'assemblèrent un jour au nombre de cinquante, sous les fenêtres du palais, tenant à la main *des grappes de raisin*, en signe de la maigre chère où les mensonges de Colomb les avaient réduits. Ses deux fils, pages de la reine, venant à passer, il les accablèrent d'imprécactions, criant : « voilà les fils de l'Amiral,

les héritiers de celui qui a découvert la terre de vanité et de désappointement : le tombeau des nobles d'Espagne. »

Les lettres de Colomb témoignaient également du désordre de la colonie. Il faut dire aussi que les deux derniers bâtimens avaient emmené, avec les mécontens, un grand nombre d'esclaves indiens, la plupart appartenant à ces misérables; entre autres, plusieurs filles de caciques, quelques-unes enceintes, d'autres nouvellement accouchées. Isabelle, reine et femme, s'écria : « Qui a donné à mon Amiral le droit de disposer de mes vassaux? » et les fit rendre à leur pays et à leurs amis. Par sa volonté, les Indiens, précédemment vendus en Espagne, furent recherchés et renvoyés de même: et dans le même temps, Colomb proposait l'esclavage, comme une mesure temporaire d'où dépendait le salut de la colonie. Il demandait un jurisconsulte; on saisit ce prétexte pour lui envoyer avec pleins pouvoirs, don Francisco de Bobadilla, commandeur de l'ordre re-

ligieux et militaire de Catalogne.

Bobadilla arriva le 23 aout au fort Saint-Domingue. Lorsqu'il entra dans la rivière, il vit de chaque côté un gibet avec le corps d'u Espagnol. Il apprit bientôt que sept autres Espagnols avaient subi le même sort. D'une rivalité d'amour entre le grand-juge Roldan et le cousin d'un de ses anciens compagnons de révolte, était née une rébellion que Colomb avait éteinte , en surprenant les chefs , et les punissant de mort; cinq Espagnols attendaient encore dans le fort , leur dernière heure.

L'Amiral, absent alors, fut sommé de revenir à Saint-Domingue; à son arrivée , on lui mit les fers aux pieds et aux mains : ses deux frères Diégo et Barthélemy furent traités de même , et tous les trois mis au secret. Tous les prisonniers furent relâchés, et les ennemis du vieux Amiral le couvrirent à leur aise d'imprécactions et d'insultes. Colomb , lorsqu'on vint le chercher pour embarquer, pensa qu'on le menait à l'échafaud. Son départ fut une fête pour l'Espagnola : les cris de joie d'une population

abrutie le saluèrent en signe d'adieu ; quel sujet de méditation pour un homme prévoyant et juste ! quelle triste perspective pour ces peuples-ensans laissés à de pareils maîtres !

Colomb partit en octobre 1500 ; le voyage fut court, adouci par les respects de l'officier et du capitaine. Ils voulurent lui ôter ses chaînes, il répondit : « C'est au nom du roi qu'on me les a mises, on ne me les ôtera que par sa volonté ; je les garderai en souvenir de la récompense que m'ont value mes services. » « Il les garda en effet, dit son fils ; je les ai toujours vues suspendues dans son cabinet, et il voulut qu'elles fussent envelées avec lui. »

De Cadix à Séville et de là par toute l'Espagne, ce fut une explosion de surprise et de pitié. Il suffisait de dire que Colomb était revenu chargé de chaînes, du monde qu'il avait découvert. L'ordre vint bientôt de lui rendre la liberté, et Colomb fut appelé à Grenade. Deux mille ducats lui furent avancés pour ce voyage. La reine, en le revoyant, ne put retenir ses larmes, et l'illustre

vieillard, tombé à genoux, et sanglotant, ne put trouver de paroles.

Progrès des découvertes.

Bobadilla fut destitué : Colomb s'attendait à retourner en triomphe à Saint-Domingue; il lui fut défendu d'y remettre le pied, sous prétexte que sa présence y ramènerait la discorde. Ces Indes, dont il restait « l'amiral et le vice-roi », ces Indes s'étendaient de jour en jour. Yanèz Pinzon venait de passer l'équateur, et de suivre la côte du continent méridional jusqu'au cap Saint-Augustin. Diégo Lèpe, autre marin de Palos, avait doublé ce cap, et reconnu que la terre s'étendait à perte de vue au sud-ouest. Le roi voyait bien qu'il était la dupe de ses promesses, et trouvait tout simple de ne pas les tenir. Colomb resta neuf mois à Grenade, sans emploi : il se rappela le vœu qu'il avait fait pour la croisade ; il rassembla tous les passages de l'Écriture qui se rapportaient, selon lui, à la découverte du nou-

veau-monde , à la conversion des Indiens et à la délivrance du saint-sépulcre : trois évènemens qui se liaient dans sa tête , et résumaient ses espérances , sinon sa vie. Puis il écrivit au roi une longue lettre pour l'engager à marcher sur Jérusalem. Le manuscrit existe encore à Séville , dans la bibliothèque *Colombienne* fondée par le prêtre Fernando Colomb , fils naturel et historien de l'Amiral.

Découvertes des Portugais.

Les Portugais , éclipsés quelque temps , avaient alors leur tour. J'ai oublié de vous dire que , dès 1486 , Barthélemy Diaz avait enfin reconnu le promontoire qui borne l'Afrique au sud , et qu'il nomma le cap des *Tourmentes* ;—(le cap de *Bonne-Espérance*), dit le roi Jean. (1)

Emmanuel , qui lui succéda , vit bientôt que son père avait eu raison.—Colomb avait ouvert une route nou-

(1) Diaz s'était même avancé de quarante lieues à l'est.

velle, mais on pouvait encore douter à Lisbonne qu'il eût touché le but. Vasco da Gama partit le 9 juillet 1497 avec trois vaisseaux; après quatre mois de vents contraires, il doubla le cap, le 20 novembre, suivit ensuite la côte au nord-est, trouva au port de Mélinde des vaisseaux indiens, et, sous la conduite d'un pilote musulman, arriva à Calicut, sur la côte de Malabar, le 22 mai 1498. Il revint à Lisbonne le 14 septembre 1499, deux ans, deux mois et cinq jours, après son départ.

Les anciennes histoires pâlissaient devant le présent, et l'Europe rougissait d'elle-même, au milieu de ses triomphes, au récit que faisaient Gama et les siens des choses qu'ils avaient vues sur la côte de l'Inde. Le vaisseau d'Alvarez Cabral, suivant les traces de Gama, était revenu chargé de richesses : les diamans, les perles, l'or, l'argent, l'ambre, l'ivoire, la porcelaine, les étoffes de soie, les bois précieux, les gommes, les épices, les parfums, étaient dans toutes les bouches. Sept ans de découvertes dans le Nouveau-

Monde, ne valaient pas à l'Espagne un voyage à la côte de Malabar. — Le vieux Amiral s'indignait de son repos. Il imagina qu'il y avait entre le continent de *Cuba* et celui de *Terre-Ferme*, un détroit par où devaient passer les courans de la mer des Caraïbes, et qui devait lui ouvrir la mer de l'Inde. Traversant ce détroit, il renconterait les Portugais à Calicut, et reviendrait par le côté d'où partaient leurs vaisseaux. Il obtint quatre bâtimens et cent cinquante hommes, pour faire le tour du monde !

Quatrième voyage.

Colomb partit le 11 mai 1502, à l'âge de soixante-et-six ans. Le 15 juin, il était à la Martinique. Il voulut, en chemin, changer un de ses bâtimens à l'Espagnola, contre celui qui venait d'y transporter le nouveau gouverneur, Ovando. Cet échange lui fut refusé; par deux fois, il demanda de mettre ses bâtimens à l'abri, annonçant la tempête; on se moqua de sa prédiction et de sa de-

mande. Deux jours après, des dix-huit vaisseaux qui reportaient en Espagne Bobadilla, Roldan et les caciques haïtiens, avec une masse énorme d'or, un seul regagnait le port : tous les autres furent engloutis. Les Espagnols de Saint-Domingue prirent dès-lors Colomb pour un sorcier qui commandait à la mer.

Porté d'abord par les courans sur la côte méridionale de Cuba, il était, le 30 juillet, à l'île de Guanaja. Les Indiens qu'il rencontre, lui donnent les indications les plus attrayantes du Yucatan et du Mexique, mais il persiste à chercher son détroit. De Guanaja au cap de *Grâce-à-Dieu*, c'est une tempête continue, le long de la côte : les gens de l'équipage se confessent les uns aux autres, s'attendant à mourir. Colomb, pris de la goutte, gouverne de son lit la voilure : il fait à peine soixante-dix lieues en quarante jours. Plus loin, par le grossissement subit d'une rivière, il perd une chaloupe avec tous les hommes qu'elle porte. Il découvre une côte (Costa Rica) où

l'or abonde; mais à la vue des bâtimens, les forêts retentissent d'un bruit confus de cris, de trompes, de tambours de bois, et partout les Espagnols en prenant terre, se trouvent en face de guerriers innombrables, armés de massues et de lances.

L'opposition constante des vents et des courans, le térédo, ver marin qui met ses bâtimens hors de service, et, puisqu'il faut le dire, l'idée qu'il est victime de quelque sortilège indien, font renoncer Colomb à la recherche de son détroit; il abandonne encore une fois ses plus beaux projets pour des mines d'or. Suivent neuf jours de tourmentes affreuses, dans une mer inconnue, à dix pas de rivages escarpés. Une colonne d'eau se dresse sur la mer et s'avance vers les bâtimens : les marins récitaient à haute voix des passages de saint Jean l'évangéliste, quand la colonne s'affaissa tout-à-coup. « Le Diable avait été vaincu par ces citations saintes. »

Le 6 janvier, il était à la côte de Véragua : à six lieues dans l'intérieur, l'or se ramassait à terre, en-

tre les racines des arbres ! Colomb voulut y laisser quatre-vingts hommes et son frère, et porter cette grande nouvelle en Espagne. Mais le roi du pays, qui avait bien reçu ses hôtes, comme voyageurs, n'entendait pas leur céder sa place. Barthélemy Colomb eut l'audace et l'adresse d'aller le saisir et le lier dans son camp ; conduit aux vaisseaux, il s'échappa. Colomb était parti, le terrain n'était plus tenable pour son frère. Les Espagnols avaient affaire à des ennemis qui aimait mieux la mort que l'esclavage, et, faits prisonniers, se pendait et s'étranglait, s'ils ne pouvaient se jeter à la mer. La mer comme la terre était déchaînée et furieuse : Colomb eut bien de la peine à retirer son frère de ce rivage. Il y laissa un bâtiment, engagé dans le sable; plus loin, il en perdit un autre, qui faisait eau de toute part.

Emporté par les courans dans les îles du Jardin de la Reine, il ne put revenir que jusqu'à la Jamaïque. Réduit à échouer ses deux derniers bâtimens sur le rivage, il s'en fit une espèce de fort. — C'est là qu'il atten-

dit une *année entière* qu'il s'émùt à l'Espagnola un peu de pitié en sa faveur. — C'est là qu'il vit ses hommes révoltés, l'abandonner les uns après les autres, ne lui laissant que des malades, à lui, vieux et infirme lui-même. Il fallait vivre sur les Indiens, et la douceur était de nécessité.

Un Espagnol, dévoué à l'Amiral, Diégo Mendez, eut l'audace de traverser sur un arbre creusé, les quarante ou cinquante lieues de mer qui les séparaient encore de l'Espagnola; et, leur position connue, Ovando, le gouverneur, ne leur envoya de nouvelles que huit mois après. Enfin, réduit à secourir Colomb, par l'indignation universelle, Ovando lui fit tenir deux bâtimens sur lesquels, amis et ennemis, s'embarquèrent, le 28 juin 1504, pour Saint-Domingue.

C'est dans ce triste séjour à la Jamaïque que Colomb se servit adroitement d'une éclipse de lune pour obtenir des vivres. Les Indiens, détournés peut-être par les excès des révoltés espagnols, négligeaient l'approvisionnement de l'équipage

échoué. Colomb fit assebler les caciques, et leur dit que lui et les siens s'agenouillaient devant un habitant du ciel, lequel était en colère contre les Indiens, qui n'apportaient pas assez de vivres à ses adorateurs, et se disposait à les frapper. « Si vous en doutez, ajouta-t-il, le ciel lui-même vous parlera ce soir; la lune changera de couleur et perdra sa lumière, pour vous annoncer la main qui vous menace. » Lorsqu'ils virent une ombre noire s'étendre sur la lune, ils furent saisis de terreur se jetèrent à ses genoux. Colomb fit semblant de supplier le ciel, et de lui demander leur grâce. La lune reprit son éclat, et les vivres revinrent plus abondans que jamais.

Colomb arriva le 13 août à l'Espagnola. Quel contraste entre cette île telle qu'il l'avait vue d'abord, et telle qu'il la revoyait à cette heure. « J'apprends, dit-il dans une lettre au roi, que depuis que j'ai quitté cette île, il y est mort six naturels sur sept, tous par suite des mauvais traitemens et de l'inhumanité; quelques-uns par l'épée, d'autres sous

les coups, d'autres par la faim ; le plus grand nombre a péri dans les montagnes où ils s'étaient réfugiés, ne pouvant supporter le travail qu'on leur imposait. » Ovando avait surpassé Bobadilla : entre autres choses mémorables, il avait fait saisir la reine de Xaragua, au milieu d'une fête qu'elle lui donnait à lui-même. Tous les seigneurs de cette province avaient été attachés par ses ordres dans une seule maison à laquelle on mit le feu ; et la reine elle-même, Anacoana, la *fleur d'or d'Haïti*, avait été pendue à Saint-Domingue. Est-il étonnant que quatre ans plus tard on se voie obligé de tirer quarante mille Indiens des Lucayes pour le travail des mines et des campagnes, et que le vénérable Las-Cases, en 1542, ne trouve plus à Haïti que deux cents indigènes !

Colomb parti le 12 septembre 1504, arriva le 7 novembre à San-Lucar, d'où il se retira à Séville. C'est en ce temps-là qu'il écrit à son fils Diégo : « Je ne reçois rien de ce qui m'est dû, et je vis d'emprunts ; vingt années de fatigues et de dan-

gers ne m'ont pas rapporté grand profit, puisque je n'ai pas un toit en Espagne. Je loge à l'auberge, et bien souvent n'ai pas de quoi payer mon écot. »

Il tâchait en vain dans ses lettres, d'attirer l'attention du roi sur l'administration désastreuse d'Ovando, le paiement de ses arrérages, la restitution de ses honneurs, l'avancement de ses compagnons. Ses ennemis seuls étaient écoutés. Ses infirmités ne lui permettaient pas d'aller à la cour, et lorsque enfin il y reparut, la reine était morte, et avec elle sa dernière espérance.

Retombé malade, il adressa encore une lettre au roi, ne demandant plus rien pour lui, mais pour Diégo, son fils; tout fut inutile. Il n'obtint rien non plus du nouveau roi de Castille qui, vers ce temps, arriva de Flandre avec la reine Jeanne.

La délivrance du Saint-Sépulcre fut jusqu'à la fin le grand objet de son ambition : son testament porte qu'une partie des revenus de son amirauté sera déposée chaque année à la banque de Saint-Georges à Gê-

nes, jusqu'à concurrence de la somme nécessaire pour mettre sur pied la croisade promise. Il mourut à Valladolid, le 20 mai 1506, à l'âge de soixante-et-dix ans.

Deux ans après, son fils Diégo gagnait son procès contre le roi, devant le conseil des Indes ; épousait une femme de la première noblesse ; et nommé gouverneur de l'Espagnola, y transportait une véritable cour ; — vivant, dit Robertson, avec un faste et une magnificence inconnue jusque-là dans le Nouveau-Monde.

Vous le voyez, Christophe Colomb meurt sans avoir entrevu la grandeur réelle de ses découvertes. Il croit avoir ouvert un chemin au commerce du Levant : il s'imagine que l'Espagnola est l'Ophyr d'où Salomon tira de l'or pour le temple de Jérusalem. Si grandes que ces terres nouvelles lui paraissent, il les fait encore tenir dans le cadre étroit des traditions anciennes. Il ne se doute pas qu'en fait de géographie, le moindre de ses matelots en sait

désormais plus long que la Bible. — Les récits de Marco-Paolo qui l'éclairaient d'une lumière si vive, à son premier départ, sont, à la fin, comme une ombre qui lui barre la route dans toutes ses recherches. Que n'eût-il pas entrepris, s'il n'eût pensé que *Cuba* et *Terre-Ferme* étaient le continent d'Asie, s'il eût su qu'il léguait réellement à l'Europe un continent nouveau, égal à l'ancien-monde, et séparé par deux océans de toute terre connue !

De ces deux océans, un seul est traversé. Sept ans plus tard, Nunez de Balboa verra l'autre, du haut des montagnes de Panama hérissées de forêts inaccessibles.

En 1520, Magellan pénétrera le premier dans ces mers inconnues, non par le détroit imaginaire de Colomb, mais en tournant l'Amérique au midi, comme Vasco da Gama a tourné l'Afrique. Par lui, se trouveront rattachés l'un à l'autre le monde découvert par Colomb, et le monde retrouvé par Vasco. Le vaisseau de Magellan, parti de l'Espagne du côté où le soleil se couche, reviendra, trois ans

après, par le côté où le soleil se lève; Ce vaisseau aura fait le tour du monde: preuve palpable et vivante de la rondeur de la terre. Viennent à présent les Galilée et les Newton nous dire le chemin que fait dans le ciel cette terre immobile, et nous expliquer le mystère de ces *Antipodes* qui ne sont plus une fable !

« Notre monde vient d'en trouver un autre, disait Montaigne; mais qui nous répond que c'est le dernier de ses frères, puisque les devins et les sibylles ont ignoré celui-ci jusqu'à cette heure? » — Il restait en effet un autre *Nouveau-Monde* à découvrir, le plus jeune de tous, le monde *oceanien*: les îles et le continent de la *Nouvelle-Hollande*.

Ce n'est par tout: l'Amérique découverte, il faut que l'Europe s'y transplante: au nord, l'Angleterre, la France, la Hollande; au midi, l'Espagne et le Portugal: terrible épreuve pour leurs religions, leurs gouvernemens et leurs usages!

Pour le malheur des hommes que portait cette terre immense, l'Amérique était découverte cinq cents ans

trop tôt. L'Europe n'était pas seulement alors capable de se conduire elle-même. Aussi, que de fois on est tenté de s'écrier avec le bon et sage Montaigne :

« Que n'est tombée une si noble conquête sous des mains qui eussent doucement poli et défriché ce qu'il y avait de sauvage, qui eussent renforcé et développé les bonnes semences que nature y avait produites.... Quelle réparation eût-ce été à notre machine, que les premiers exemples et déportemens nôtres, qui se sont présentés par delà, eussent appelé ces peuples à l'admiration et imitation de la vertu, et eussent dressé entre eux et nous une fraternelle société et intelligence ! Combien il eût été aisé de faire son profit d'âmes si neuves et si affamées d'apprentissage, ayant, pour la plupart, de si beaux commencemens naturels ! Au rebours, nous nous sommes servis de leur ignorance et inexpérience pour les plier plus facilement vers la trahison, luxure, avarice et vers toutes sortes d'inhumanités et de cruautés, à l'exemple et patron de nos

mœurs.... Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passés au fil de l'épée et la plus riche et belle partie du monde bouleversée, pour la négociation des perles et du poivre ! »

Mes amis, nous retournerons souvent ensemble dans cette Europe d'outre-mer, et nous verrons quels fruits y ont, en effet, portés notre seizième et dix-septième siècle. Mais les empreintes du passé s'effacent; un pont est désormais jeté sur toutes les mers, et la Vérité, qui est la même pour tous, y marche sans cesse: par elle, blancs, noirs ou cuivrés, tous les peuples sont appelés au même but, animés entre eux de sentiments semblables.

L'espace me manque: j'aurais voulu vous montrer le quinzième siècle tel qu'il se présente à l'année 1492, puis ajouter un seul fait: *la découverte de l'Amérique*, fait si vaste, si complexe, qu'il touche à tous les autres, et les modifie tous. — Que va-t-il arriver de là pour le commerce, l'industrie, la politique— de l'Espagne d'abord, — puis

du monde entier? Question immense à laquelle l'imagination de Colomb lui-même, si vive qu'elle fût, n'aurait pu répondre. Après cela, ce serait une erreur de penser que l'avènement de ces conséquences ait tenu à l'existence d'un seul homme. Nul doute que, sans Colomb, l'Amérique ne se fût découverte de même; les Portugais l'eussent rejointe par l'Orient, et l'on sait, en outre, que *Cabral* (1), allant aux Indes, avec la seconde flotte portugaise, et poussé par les vents sur la côte du Brésil, trouva le chemin de l'Amérique, sans le vouloir. Quel est donc le rôle des grands hommes? C'est d'avancer de quelques jours, de quelques années, souvent aussi de quelques siècles, les résultats auxquels la vie des nations les amène tôt ou tard.

(1) En 1500.

SUPPLÉMENT.

Les Européens n'inventèrent pas d'abord de nom pour le Nouveau-Monde; et la raison en est simple, c'est que, pour Colomb et ses contemporains, cette terre en avait un, n'étant à leurs yeux, qu'une portion de l'Inde. De là le nom d'*Indes occidentales* qui lui est resté et le nom d'*Indiens*, conservé aux indigènes.

Quant à l'adoption du mot *Amérique*, on ne sait pas au juste à quelle époque elle remonte. En 1507, fut imprimée à Saint-Diez, en Lorraine, sous le titre d'*Americus Vespucius*, une lettre qui relate quatre voyages dans le Nouveau-Monde. L'éditeur, après avoir parlé des trois premières parties du monde, Asie, Afrique, Europe, observe que la quatrième sera nommée *America*, ou *Amérige*, d'après Vespuce qui l'a découverte, à ce qu'il suppose.

Le Florentin Amerigo Vespucci paraît n'être pour rien dans cette af-

faire; c'est un négociant qui avait quitté le commerce pour suivre l'exemple de Colomb, et que l'Amiral recommande lui-même dans ses lettres. Né en 1450, mort en 1512, il fut l'un des plus habiles navigateurs de ce temps-là, fit deux voyages pour l'Espagne, et deux autres pour le Portugal. Seulement ces voyages eurent le bonheur d'être imprimés avant ceux de Colomb: à Strasbourg, en 1505; à Vicence et à Saint-Diez, en 1507; à Milan, en 1508, etc., etc. Le nom d'*Amérigo*, ou d'*Américus*, que portaient ces publications diverses, fut insensiblement associé au nouveau continent dont elles racontaient les merveilles.

L'une des nouvelles républiques américaines a essayé de réparer l'injustice faite à la mémoire de Colomb, en prenant pour elle-même le nom de ce grand homme. Ce n'est pas une des moindres nouveautés de notre époque, de voir deux grands noms que séparaient les siècles, les noms de COLOMB et de BOLIVAR, pla-

ner ensemble sur les anciennes colonies de l'Espagne.

Le corps de Colomb fut déposé d'abord dans le couvent de Saint-François à Valladolid ; puis transféré, en 1513, au couvent des Chartreux de *las Cuevas*, à Séville, et placé dans la chapelle Saint-Anne. — En 1536, il fut porté à l'Espagne, et déposé sous le maître-autel de la cathédrale de Saint-Domingue. Enfin, en décembre 1795, après la cession de Saint-Domingue à la République Française, le corps de Colomb fut encore une fois remis en mer. Les Espagnols l'emportèrent, en grande pompe, à la Havane (chef-lieu de Cuba), où il est encore.

FIN.

TABLE.

	Pages.
Ce que le nom de Christophe Colomb rappelle au lecteur.....	1
Sa naissance, ses premières études (1435-1450).....	2
Découvertes des Portugais de 1412 à 1484.	3
Emploi de la boussole.....	6
L'erreur de plusieurs anciennes croyances reconnue.....	7
Recherche d'un chemin pour aller par mer, aux Indes.....	8
Chemin proposé par un Italien au roi de Portugal, Jean II.....	9
Qui est cet Italien et quelles sont les bases de son système.....	10
Perfidie du roi Jean.....	18
Comment Colomb arrive à la cour d'Espagne et à quel moment.....	19

	Pages.
Examen de son projet à Salamanque: objections de ce temps-là (1487) ..	23
Rejet de sa proposition (1491)	28
Prise de Grenade : négociations re- nouées et rompues.	30
Acte signé le 17 avril 1492	32
Départ de Palos le 3 août, départ des Canaries le 6 septembre	36
Arrivée à l'île Guanahani le 12 octob.	47
Découverte de Cuba (prise jusqu'en 1508, pour un continent)	53
Découverte d'Haïti	56
Retour	64
Arrivée à Palos, le 15 mars 1493 ...	70
Reception triomphale de Colomb ; retentissement de ces grandes nou- velles en Europe	71
Avenir de Colomb	76
Donation du pape Alexandre VI (mai 1493)	80
Second voyage : septembre 1493	81
Essais infructueux de découverte	84
Tribut imposé par Colomb aux Haï- tiens	86

	Pages
Retour forcé de Colomb; vents contraires et famine.....	88
Troisième voyage.....	89
Découvertes interrompues: reconnaissance du continent.....	90
Révoltes espagnoles à Haïti.....	91
Les prisonniers indiens partagés par Colomb entre les révoltés.....	92
Le tribut changé en corvée; la corvée changée en servage.....	ib.
Autre révolte des Espagnols.....	95
Colomb revient en Espagne chargé de chaînes (1500).....	96
Suite des découvertes portugaises (1486-1499).....	98
L'Inde retrouvée par Vasco da Gama.	99
Détroit imaginaire de Colomb.....	100
Quatrième voyage (mai 1502).....	ib.
Repoussé de la côte de <i>Veragua</i> (1503), Colomb reste une année entière sur la côte de la Jamaïque.	103
En quel état il retrouve Haïti (1504).	105
Retour de Colomb. Ses sollicitations vaines. Sa mort (mai 1506).....	107
Récapitulation.....	108

	Pages.
Voyage de Magellan.....	109
Découverte d'un autre Nouveau-Monde.	110
Colonisation de l'Amérique.....	ib.
Regrets de Montaigne.....	111
Note sur le mot <i>Amérique</i> et sur le Florentin Amérigo Vespucci	114
Ce que devint le corps de Colomb..	116

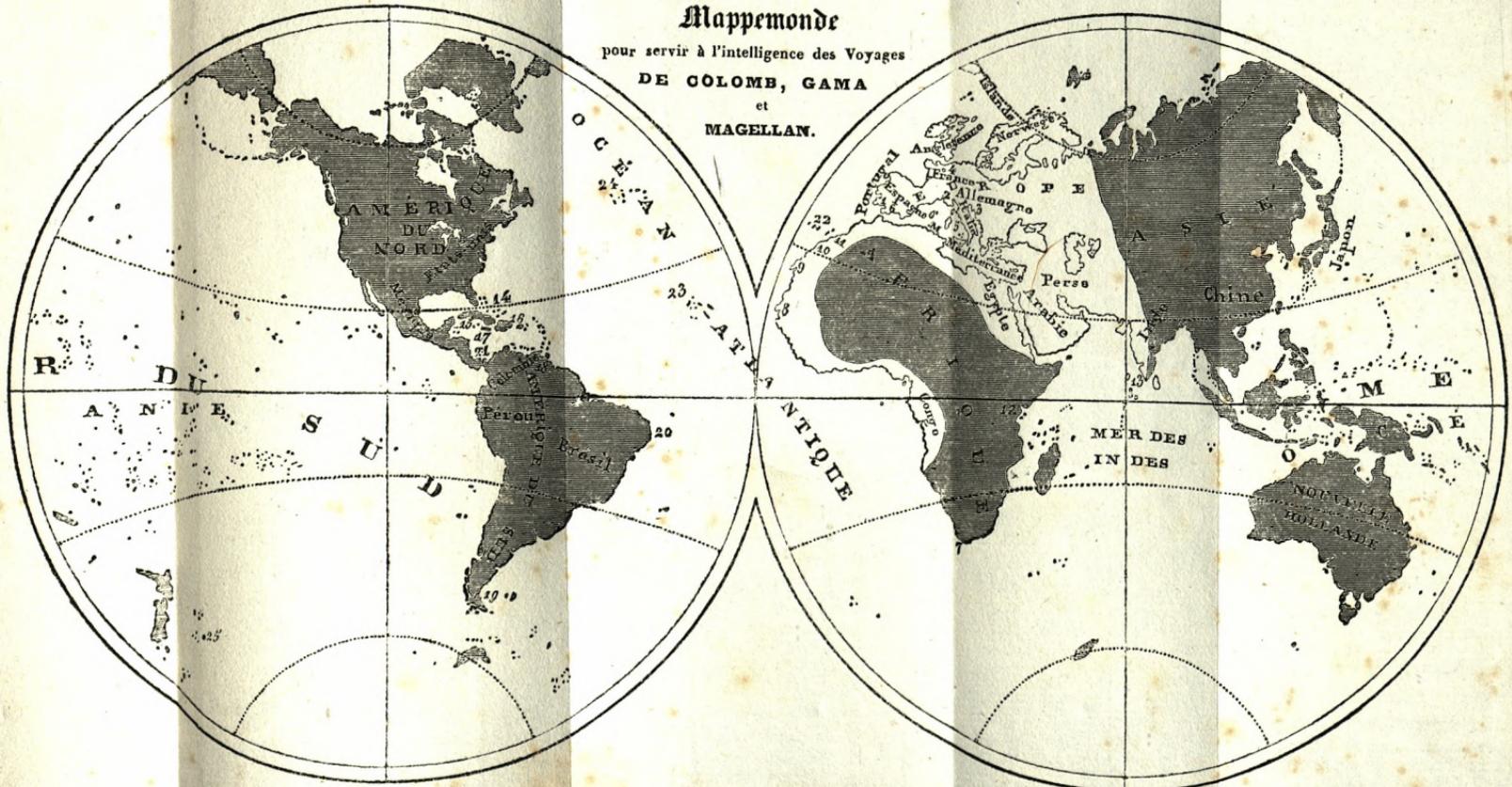
FIN DE LA TABLE.

RENOVI

aux N°s

Indiqués sur la Carte.

1. Lisbonne.
2. Gênes.
3. Venise.
4. Paris.
5. Rome.
6. Palos.
7. Cap de Bonne-Espérance.
8. Cap Vert.
9. Cap Blanc.
10. Cap Bojador.
11. Cap Non.
12. Mélinde.
13. Calicut.
14. Guanahani.
15. Cuba.
16. Haïti.
17. Jamaïque.
18. Orénoque. Fleuve.
19. Dét. de Magellan.
20. C. Saint-Augustin.
21. Panama.
22. Iles Canaries.
23. Iles du Cap Vert.
24. Iles Açores.
25. Antipodes de Paris.



N.B. Les teintes noires indiquent les terres inconnues en 1484.



卷之三

卷之三

Simpl

19131

	F.	C.
Sur le poids de la masse de l'air. 1 vol. in-24, avec 17 figures.....	»	75
De la composition de l'air. 1 vol. in-24, avec 3 figures.....	»	60
Vie et Voyages de Christophe Colomb. 1 vol. in-24, avec 1 planche.....	I	»
Sur la manière d'écrire et de lire l'His- toire. 1 vol. in 24.....	»	60
Histoire de l'Électricité; partie 1 ^{re} , t. 1 ^{er} . 1 vol. in-24, avec 12 figures.....	I	
Histoire de l'Electricité; partie 1 ^{re} , tom. 2 ^e . 1 vol. in-24, avec 6 figures.....	I	»
Histoire de la Bible. 1 vol. in-24.....	I	»
Découvertes, Conquêtes et Etablissements des Espagnols en Amérique. 1 vol. in-24.	»	75
Voyage à Tombouctou, dans l'intérieur de l'Afrique. 1 vol. in-24.....	»	75
Histoire de la terre. 1 vol. in-24.....	»	60

Sous presse :

La France, jusqu'à Clovis.	Sur le corps humain.
Voyage en Palestine.	Sur l'Industrie.
Voyage aux Etats-Unis.	Vie de Franklin.
Sur les Cristaux.	Les Portugais dans l'Inde.
Vie de Penn.	Sur le règne végétal.
Histoire de l'Electricité. 2 ^e partie.	Histoire des Evangiles.
Voyages de Magellan et Drake.	Minéralogie des environs de Paris.
Moïse et ses Institutions.	Sur les villes de Pompeïa et et d'Herculanum.
La France, de Clovis à Char- lemagne.	Voyage dans les mers po- laires, etc., etc.